

GALERIE

DES

MOEURS, USAGES ET COSTUMES
DES BRETONS DE L'ARMORIQUE.

DÉDIÉE A L'ACADÉMIE CELTIQUE DE FRANCE,

PAR O. PERRIN,

PEINTRE, ÉLÈVE DE L'ACADÉMIE DE PEINTURE DE PARIS,

ET L. MARESCHAL, ÉDITEUR,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

*Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*

HOR.

PARIS,

L.-P. DUBRAY, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE CELTIQUE,
RUE VENTADOUR, N.º 5.

1808.

GALERIE

DES

MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES BRETONS DE L'ARMORIQUE.

A L'ACADÉMIE CELTIQUE.

MESSIEURS,

VOTRE institution attire depuis trois ans les regards de l'Europe savante, sur la langue et les antiquités des Celtes et des Gaulois. Ces peuples célèbres existent encore dans une péninsule de l'Empire français, sous le nom de *Bretons de l'Armorique*. Leur langue est toujours celle que parlaient leurs aïeux aux siècles d'Hérodote et de Sanchoniathon. Ils en ont conservé le caractère, les mœurs, les pratiques et croyances religieuses, les habitudes, les costumes et la physionomie. Long-tems objet des sarcasmes dédaigneux de l'ignorance, le peuple armoricain est aujourd'hui l'objet de vos savantes observations. Né et placé au sein de ce peuple antique et simple, M. O. Perrin, voué aux arts d'imitation, a rendu dans une suite de Dessins qu'il a gravés lui-même, les scènes pittoresques dont il a été le témoin. Chargé par lui d'être à Paris l'Editeur de son travail, et d'accompagner les Gravures d'un texte explicatif, j'ai osé penser qu'en vous présentant cet Ouvrage, j'entrerais dans vos vues aussi glorieuses qu'utiles, et que je pourrais contribuer à étendre le cercle et le domaine de vos recherches intéressantes.

L'indulgence avec laquelle vous avez daigné, Messieurs, encourager notre travail et en accueillir l'hommage, est la récompense la plus flatteuse que nous pussions nous en promettre.

Agréez, Messieurs, tant au nom de l'Auteur qu'au mien propre, l'assurance de la plus parfaite reconnaissance et du plus profond respect.

L. MARESCHAL.

ÉDITÉ

avec le concours de la Société archéologique du Finistère

PAR

Joseph Floch, Imprimeur-Éditeur à Mayenne

CE VOLUME

orné de 25 eaux-fortes d'Olivier Perrin

a été imprimé sur vélin pur fil de Lana et tiré à

600 Exemplaires numérotés en chiffres arabes de 1 à 600, et

50 Exemplaires hors commerce numérotés HC de I à L

N° 428

GALERIE

DES

MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES BRETONS DE L'ARMORIQUE.

DÉDIÉE A L'ACADÉMIE CELTIQUE DE FRANCE,

PAR O. PERRIN,

PEINTRE, ÉLÈVE DE L'ACADÉMIE DE PEINTURE DE PARIS,

ET L. MARESCHAL, ÉDITEUR,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

*Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*

HOR.

PARIS,

L.-P. DUBRAY, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE CELTIQUE,
RUE VENTADOUR, N.° 5.

1808.

INTRODUCTION.

AVANT d'entrer dans le détail des mœurs et des usages des Bretons de l'Armorique, avant de les montrer dans les principales et les plus intéressantes scènes de leur vie, nous avons jugé convenable de présenter quelques observations préliminaires sur l'état actuel de ce peuple antique, de ces descendans des Celtes (Scythes), dont la plupart des usages populaires semblent ne subsister encore dans un coin du continent, que comme des monumens éternels de ce que furent jadis leurs célèbres aïeux, désignés par l'histoire des premiers siècles, comme les pères des peuples de l'Europe. Beaucoup de personnes qui ont parlé de cette nation sans l'avoir observée et souvent sans l'avoir vue, en ont fait l'objet de leurs plaisanteries; les poètes l'ont prise pour le sujet de leurs épigrammes, et ses historiens les plus vantés, ne nous ont laissé que la narration des sanglantes révolutions qui l'ont déchirée dans le moyen âge, et l'ennuyeuse nomenclature de ses petits souverains qui, presque toujours divisés entr'eux, la gouvernaient tyranniquement avant sa réunion à la France. Les volumineuses compilations des *d'Argentré*, des *Dom Morice*, des *Lobineau*, des *Taillandier*, etc., n'offrent que la date souvent incertaine et les récits plus souvent contradictoires des intrigues et des négociations, des combats et des sièges qui noircissent les pages de ce que l'on appelle l'histoire des Bretons armoricains. Personne, à notre connaissance, n'avait encore songé à composer leur histoire domestique, à peindre le tableau de leurs mœurs patriarcales, de leurs usages singuliers, de leurs pratiques superstitieuses, de leurs costumes bizarres. Nous allons en essayer l'esquisse, n'eussions-nous, en tentant l'entreprise, que le seul mérite d'avoir appelé l'attention de nos concitoyens instruits, sur un sujet qui exigerait un pinceau plus savant que le nôtre. Sans doute que pour rendre un tel ouvrage moins indigne de paraître au grand jour, il nous faudrait l'érudition des *Le Brigant*, des *La-Tour-d'Auvergne*, et autres de nos compatriotes qui ont illustré leur nom par de savantes recherches sur les origines armoricaines; mais nous bornant à suivre de loin les traces de ces écrivains fameux dans les fastes celtiques, nous ne consulterons pour peindre les hommes simples au milieu desquels nous vivons, d'autre livre que celui de la nature, d'autres traditions que celles des sages de nos campagnes, vieux chefs de famille, respectables patriarches aux cheveux blancs, aux larges *bragues* et aux habits sans basques.

Une Académie déjà célèbre qui, en daignant agréer la dédicace de notre ouvrage, nous a donné le plus flatteur des encouragemens, s'est chargée de dissiper les nuages que couvrent le berceau des anciens Celtes, et ses premiers travaux prouvent assez combien les savans distingués qui la composent sont au-dessus de la tâche qu'ils se sont imposée. La nôtre sera remplie, si cette honorable société continue à voir nos essais d'un œil de bienveillance et comme un faible rayon que nous osons ajouter au foyer de lumières qu'elle a créé.

Aussi francs que les hommes que nous essayons de peindre, nous ne dissimulerons dans nos portraits, ni leurs vertus, ni leurs vices, ni leurs qualités, ni leurs défauts; mais avant d'aller plus loin, on ne devra pas perdre de vue que nous n'avons l'intention de mettre en scène que les habitans des campagnes, et non cette foule d'hommes nés et vivant au milieu d'eux; mais polis ou par l'éducation ou par la fréquentation des villes.

Plus isolé dans ses hameaux épars, plus ignorant et par conséquent plus près de la nature que les autres portions du peuple français, le paysan armoricain est peu

communicatif; son humeur est brusque, et sa franchise peut-être trop vantée, tient plus à sa grossièreté naturelle qu'à l'intention de se montrer tel qu'il est. Cette assertion est généralement si vraie, que tous les paysans armoricains ont la prétention d'être fins, et que quand ils ont dit d'un homme *henez a zo eur paotr fur* (c'est un madré compère), ils en ont fait un éloge complet.

Moins gai que mélancolique, le paysan armoricain manifeste rarement sa satisfaction: alors tout son corps tressaillit des éclats violens qui échappent à sa grosse joie. Ne connaissant presque d'autre sourire que celui du dédain, si ce n'est dans ses amours; toujours dissimulé avec les citadins dont il se méfie et dont il méprise souverainement les airs évaporés, il ne développe sa franchise qu'avec ses égaux, mais alors il la pousse si loin, qu'il se vante très-indiscrètement du bien et du mal qu'il a fait ou qu'il se propose de faire.

Naturellement avare, il est souple et suppliant lorsqu'il demande; obligeant d'assez mauvaise grâce, il fait beaucoup valoir le peu qu'il donne; soigneux de cacher ses facultés pécuniaires, il se fait toujours plus pauvre qu'il n'est, à moins qu'un intérêt majeur ne le porte à exagérer ses ressources; dur envers lui-même comme envers les siens, il se condamne dans son intérieur à des privations continuelles, souvent au milieu de l'abondance; mais dans les occasions où il ne vit point à ses frais, dans les nombreux banquets auxquels il se trouve invité, il mange et sur-tout boit avec un excès d'intempérance dont on ne voit guères d'exemple ailleurs.

Très-égoïste, il suppose presque toujours que le bienfait qu'il reçoit cache un intérêt personnel dans la personne qui l'oblige, aussi la reconnaissance n'est-elle pas sa vertu favorite; mais s'il lui est démontré que le service qu'il a reçu est absolument désintéressé, alors sa fortune et sa vie sont à la discrétion de ses bienfaiteurs.

Comme chez tous les anciens peuples, le mari est le maître exclusif chez lui: sa compagne ne fait rien, ne dispose de rien qu'en sous-ordre; elle ignore presque habituellement combien il existe d'argent dans le ménage, et elle doit un compte exact de ce qu'on lui permet de vendre ou d'acheter.

Chez le paysan armoricain, plus qu'ailleurs, le lendemain du mariage paraît être le tombeau de l'amour; car dès les premiers jours les époux affectent l'un pour l'autre une indifférence et un ton de froideur qui étonnent nos habitans des villes: cette humeur apathique ne se dément presque jamais dans les crises les plus orageuses de la vie, ni même dans les angoisses de la mort. Mais aussi voit-on rarement dans nos ménages de campagne, les débats scandaleux et les scènes violentes qui portent le désordre et le désespoir dans les familles des classes inférieures du peuple citadin. Si la chaleur sentimentale du paysan armoricain, se manifeste rarement par des caresses et des protestations, sa colère n'a pas non plus d'accès bien bruyans.

Les meilleurs amis dans nos campagnes se recherchent sans empressement, se voient sans grandes démonstrations, et se quittent assez froidement; cependant les *Pylade* et les *Oreste* n'y sont pas rares, et l'on y voit souvent des amis tout sacrifier à l'amitié.

L'Armoricain marche très-lentement, même dans les occasions où il est pressé d'arriver.

Il affronte rarement les dangers, mais il montre du courage, du sang-froid et de la fermeté quand il s'y trouve, et l'on sait que nos militaires armoricains justifient dans les armées de terre et de mer, la réputation de valeur dont jouissaient leurs ancêtres.

Les costumes sont, dans l'Armorique, aussi variés que les dialectes : chaque commune présente ordinairement quelque chose de particulier dans les vêtements comme dans le langage; mais un type général qu'on ne peut méconnaître et qui tranche avec celui des autres contrées, couvre, pour ainsi dire, cette variété apparente, et fait que le Breton des environs de Landerau, comme celui des environs de Quimper, de Vannes ou de Tréguier, est toujours un individu qui porte dans toute sa manière d'être, le cachet national qui empêche de le confondre avec tout autre. . . . *Facies non omnibus una. . . . Nec diversa tamen.*

Les Armoriciens ne sont pas en général d'une haute stature; le terme moyen de leur taille est de quatre pieds onze pouces. Plus des deux tiers de la population masculine, sont au-dessous de cinq pieds; mais ils sont généralement robustes, durs à la fatigue, fidèles à leurs engagements au point d'y sacrifier leur fortune et leur vie.

Ils n'ont presque aucune idée des arts : l'agriculture est le seul à peu près dont ils s'occupent, encore n'est-elle pour eux qu'une vieille routine dont généralement ils ne voudraient dévier pour aucune considération. En vain quelques habitants des villes ont-ils essayé par la persuasion et par l'exemple, d'introduire parmi eux les nouveaux procédés les plus simples et les mieux justifiés par l'expérience, ils repoussent avec opiniâtreté toute espèce d'innovation dans leur méthode de labourage comme dans leurs autres usages : nos pères, disent-ils quand on les presse, ont vécu sans toutes ces nouveautés; nous avons du pain en les imitant, et nous ne ferons pas à leur mémoire l'affront d'altérer l'héritage de leur industrie et de leurs connaissances.

Quoique la musique soit chez eux dans l'enfance, il existe cependant un assez grand nombre d'airs bien caractérisés et vraiment nationaux, principalement certains airs de danse.

Leur poésie, car ils en ont une (et quel peuple n'en a pas!), offre de l'harmonie dans quelques idiomes, et particulièrement dans ceux de Saint-Pol et de Tréguier. Nos troubadours s'exercent tantôt sur des sujets érotiques, tantôt sur des sujets héroï-comiques. Plusieurs de leurs chansons et de leurs poèmes n'ont peut-être besoin que du secours d'un traducteur fidèle, pour prouver que l'ancienne Armorique à eu ses *Tibulle* et ses *Ovide*, et qu'aujourd'hui même encore il existe des poètes laboureurs, qui n'ont eu pour maîtres que la nature et leur génie, auxquels cependant leur muse rustique inspire quelquefois des couplets harmonieux et corrects, remplis de verve et d'imagination. Mais si les poètes armoricains réussissent plus particulièrement dans quelque genre, c'est sans contredit dans le genre satirique et plaisant. Au reste, nous aurons occasion dans la suite de donner des échantillons du *savoir faire poétique et musical* de nos troubadours.

Malgré sa lenteur habituelle, malgré cette espèce d'apathie naturelle qui l'empêche de jamais se hâter, et qui eût suffi pour donner naissance au proverbe *festina lente*, il est un exercice que le paysan Armoricien aime avec une véritable passion, c'est la danse. Ni la longueur du chemin, ni les plus fortes chaleurs de la canicule, ne sont un obstacle pour lui lorsqu'il s'agit d'aller danser. Il fait souvent une lieue ou deux, quelquefois davantage, pour se rendre à l'aire neuve où le *Biniou* (*) l'attend; à peine arrive-t-il, que le front baigné de sueur il figure déjà parmi les danseurs, pour ne cesser qu'à nuit close. Les femmes partagent avec les hommes ce goût vif pour la danse, si même elles ne le portent pas plus loin. Nous reviendrons sur ce sujet dans le courant de l'ouvrage.

(*) Espèce de musette armoricaine.

L'industrie du paysan armoricain est presque nulle. Il ne connaît d'autres manufactures que quelques métiers à toiles isolés, quelques fourneaux pour la cuisson de la poterie la plus grossière et presque toujours sans vernis, qui forme l'ameublement de sa cuisine. On ne doit cependant pas omettre qu'il existe des cantons où l'on rencontre un grand nombre de tanneries établies richement et fort bien exploitées par des paysans.

Les habitations les plus fastueuses de nos laboureurs les plus aisés, presque toutes en maçonnerie, se composent ordinairement de deux à trois pièces au rez-de-chaussée : le tout formant un corps-de-logis de cinquante à soixante pieds, sur quinze à dix-huit de large. Un grenier sans lumière, est le seul étage qui surmonte l'habitation. Les maisons qui diffèrent de cette construction générale par un étage ou deux, sont certainement de vieux manoirs abandonnés, anciennes demeures de ces preux et antiques chevaliers qui peuplaient jadis ces cantons belliqueux. Les étables sont quelquefois sur l'alignement, et font partie intégrante de la maison d'habitation dans les petites fermes. Dans les fermes plus considérables, les écuries font face au midi de l'édifice principal ; sur les aires à battre, sont les granges destinées non pas à recevoir les gerbes, mais les grains séparés du chaume.

Afin de ne pas prolonger davantage cet AVANT-PROPOS, nous ne parlerons point à présent de tout ce qui concerne l'intérieur des habitations. Le texte qui accompagnera les gravures, donnera à cet égard tous les développemens nécessaires. Nous allons prendre, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre *Prospectus*, un paysan armoricain au moment de sa naissance, pour le suivre pendant le cours de sa vie et ne le quitter qu'après sa mort. C'est, en conséquence, l'instant qui suit l'entrée dans le monde de notre principal héros, qui sera le sujet de la première *Esquisse* que nous allons présenter.

Comme nous aurons fréquemment l'occasion de citer des passages de la langue parlée par les Armoricains, nous terminerons cette introduction par une observation essentielle ; c'est que pour l'écrire, nous suivrons l'orthographe adoptée par M. Legonidec, dans sa grammaire celtique.

On saura donc que le *k* remplace le *c* et le *q* devant toutes les voyelles ; que devant ces dernières le *g* conserve sa prononciation dure telle qu'il l'a en français devant l'*a*, l'*o* et l'*u*.

L'*l* souligné d'un trait de cette façon *l̄*, exprime le son de l'*l* mouillée.

L'*n* surmonté d'un titre à l'espagnole, *n̄* représente le son français exprimé par *gn*, comme dans *agneau*.

L'*n* nasal se désigne ainsi *n̄*.

L'*e* fermé reçoit l'accent aigu *é*, et l'*e* ouvert n'en prend aucun.

L'avantage de cette orthographe sera facilement apprécié par tous ceux qui ont été souvent rebutés du peu d'accord qui existe entre l'orthographe des divers vocabulaires et grammaires qui ont précédé l'ouvrage de M. Legonidec. Tous les amis de la langue des Celtes attendent avec impatience le dictionnaire que nous en promet le même auteur, et dont la prochaine publication vient d'être récemment annoncée dans le nouveau *Prospectus* des Mémoires de l'Académie celtique.



Ar vouès e gouloudi.

La femme en couche.

Ar vouez e guiloudi. — La Femme en couche.

UNE jeune et robuste paysanne des environs de *Quimper-Coréatin*, a mis au monde en présence de son mari et de quelques parentes ou voisines, un garçon premier fruit de son mariage. La nouvelle mère vient d'être replacée dans son lit; une femme lui présente un verre de vin chaud pour réparer ses forces. L'accouchée regarde d'un œil de complaisance le nouveau né que la sage-femme, assise sur la pierre du foyer, tient dans son giron. Celle-ci s'occupe, suivant la pernicieuse coutume du pays, à pétrir et façonner la tête de l'enfant, à laquelle une longue pression occasionnée par des organes neufs et fortement constitués, avait fait prendre une forme allongée. Deux groupes de femmes se font remarquer. Une vieille assise sur ses talons, et la tête couverte d'une large et ample coiffe de laine, est la grand-mère paternelle du nouveau né. Derrière elle une femme debout, parle et gesticule avec action. Une troisième paysanne debout aussi, complète le premier groupe et regarde le père qu'elle engage à se dépêcher; mais celui-ci ne s'en presse pas davantage. Obéissant à son instinct naturel qui lui défend de jamais se hâter, il achevera de passer lentement les manches d'une sorte de pourpoint nommé *jupen*. Loin qu'il paraisse partager la douce satisfaction de la mère, son air est soucieux et embarrassé; une sorte de honte est répandue sur son visage. Le bruyant caquetage des femmes parlant toutes à la fois, ne fera qu'augmenter sa taciturnité. Il approchera de son fils sans empressement, même avec une sorte d'indifférence, et il sera le dernier à lui donner un baiser. On le voit au moment où, près de son armoire, il achève sa toilette endimanchée, pour aller inviter les parain et maraine qui viennent d'être désignés.

Le second groupe de commères, placé en arrière de la sage-femme et moins en évidence, fait aussi la conversation et sourit des propos relatifs à l'accouchée. Une servante vue par le dos, lui présente un linge.

Dans l'intérieur du ménage rustique représenté par cette première *Esquisse*, deux meubles se font principalement remarquer : le lit et le banc qui le touche. La forme du premier est presque générale chez tous nos paysans; c'est une espèce de grand coffre carré ou châlit élevé au moins de six pieds, hermétiquement clos de toutes parts, si ce n'est à la moitié de sa hauteur, où l'on a ménagé, pour servir d'entrée, une ouverture d'environ trois pieds carré. Cette ouverture même se ferme par deux panneaux qui, glissant dans des coulisses latérales, ne laissent d'accès au jour, ni de voie pour la circulation de l'air, que l'espace existant entre quelques barreaux ou fuseaux très-rapprochés, placés perpendiculairement dans une petite fenêtre qui occupe le tiers de ces mêmes panneaux.

On conçoit que ce genre de lit en rend l'entrée et la sortie fort incommodes, et sur-tout très-indécentes. Les malades y sont d'autant moins bien, qu'il est extrêmement difficile de leur administrer des soins, et que la malpropreté commune au plus grand nombre des habitans, le trop rare changement de linge, et le peu d'air qui s'y renouvelle, concourent à rendre ces lits, où plusieurs personnes couchent ensemble, des foyers de méphytisme qui, dans certaines maladies, propagent la contagion avec une rapidité effrayante.

Le banc qui touche le lit, est une sorte de huche où l'on pétrit le pain du ménage, et qui se place toujours près la couche des maltres.

Il est d'usage d'attendre la venue des nouveaux nés, avant de choisir les répondans de leur foi. En agissant différemment, les superstitieux armoricains croiraient insulter à la divinité. Du moment où un mari devient père, il n'est plus dans la maison qu'un être de second ordre; il le sent, et n'en paraît que plus déconcerté. Les femmes ont seules, ce jour là, le droit d'élever la voix et de tout ordonner. Les valets et les servantes sont plus gais que de coutume, et l'un d'eux prépare avec empressement le cheval sur lequel il ira au bourg avertir le curé, et prévenir l'hôte du cabaret, chargé d'appréter le repas qui suivra la sainte cérémonie.



Ar vadéant | *Le Baptême.*

Ar vadéant. — Le Baptême.

Trois coups de cloche ont retenti dans le bourg. A ce signal qui annonce aux fidèles la naissance d'un petit paroissien, le curé s'est hâté d'endosser un surplis, de passer une étole, et s'est rendu sous le porche de l'église pour y attendre le nouveau né. On le voit dans l'*Esquisse* au moment où procédant à la cérémonie, il met du sel dans la bouche de l'enfant, et répète à voix haute le nom de *Corentin* qui vient de lui être donné. A sa droite, le sonneur de cloches tient d'une main la coquille contenant le sel mystérieux, et de l'autre un cierge symbole du flambeau de la foi. Vis-à-vis du pasteur sont les parain et maraine. Le jeune compère avec ses grandes *bragues* brunes, ses jarrettières à petites touffes et ses longs cheveux flottant sur les épaules, regarde le curé d'un air assez décidé. Le maintien de la commère, qu'on reconnaît à la coiffure pour n'être pas du même canton que l'accouchée, exprime de la timidité; la sage-femme se remarque derrière les jeunes gens, dont les pères attentifs à la cérémonie, sont placés en face auprès du curé. Tout-à-fait isolé du groupe, toujours sot, toujours honteux, la tête baissée, et ne voyant rien de ce qui se passe, le père du nouveau né, une main sur sa poitrine, porte de l'autre un vase rempli d'eau qui servira à laver les mains du pasteur, et sur son bras la serviette destinée à les essuyer.

On voit près de la balustrade un mendiant à genoux, avec l'air de prier; mais il pense moins à ce qu'il dit en ce moment, qu'au repas obligé qui se prépare au cabaret, et dont il attend sa part.

Le baptême achevé, le curé endossera une chappe, se rendra au lutrin et entonnera le *Te Deum*. Communément il le chante seul, à moins qu'il ne soit secondé par un bedeau intelligent, espèce de *Michel Morin*, sachant jouer plusieurs rôles à la fois. Alors celui-ci se place sous la tour, d'où pendent jusqu'à terre les cordes attachées aux deux cloches; là, le visage tourné vers le chœur et une corde passée sous chaque bras et fortement saisie par chaque main, notre sonneur s'escrime de son mieux et travaille à la fois du corps et du gosier. C'est un spectacle vraiment curieux, de voir les contorsions que nécessite ce double exercice, et la figure plaisante du bedeau employant simultanément toutes les forces de ses bras et de ses poumons. Cependant le *Te Deum* est fini et le carillon des cloches continue; le curé lit un évangile en tenant le bout de son étole et la main droite étendus sur la tête du nouveau né présenté par le parain et la maraine. Si l'enfant est mâle on lui fait baiser le bord de l'autel; s'il ne l'est pas, on se garde bien de l'introduire dans le sanctuaire, et il n'en baisera que la balustrade. La cérémonie achevée, tout le monde passe dans la sacristie, où, après les félicitations d'usage, le curé reçoit du compère une pièce de monnaie qui n'excède pas 30 sols. Il en accepte autant de la commère. Cette somme est le *maximum* de la munificence chez les paysans les plus à l'aise. Cependant le père commence à perdre de sa contenance embarrassée; il devient moins sérieux, et même il rira avec M. le curé. Mais ce ne sera qu'au cabaret qu'il reprendra son humeur accoutumée. Déjà le cortège y est de retour, et l'infatigable carillonneur n'a pas encore quitté son poste. Mais enfin il se lasse et vient se réunir à la joyeuse fête de famille, car il est prié-né au *festin du baptême*.

Le fond de cette seconde *Esquisse* offre l'intérieur d'une église de campagne. A la droite, dans le chœur, on remarque la bannière; à la gauche la chaire à prêcher, dont la structure annonce une grande simplicité; on y monte par une sorte d'escalier qui ne diffère d'une échelle que par sa rampe. Le bénitier formé d'une seule pierre se voit contre un des piliers, ainsi que le tronc destiné à recevoir les offrandes des fidèles. Derrière l'autel est une large fenêtre dont les vitraux inégaux et gothiques, sont unis et fixés par du plomb. Près de cette fenêtre un *Père Eternel* grossièrement sculpté, et tenant sur ses genoux son fils descendu de croix, sert de pendant à une *Notre-Dame de bon Secours*.



Fest ar vadaint | Le repas du baptême.

Fest ar vadéant. — Repas du Baptême.

LA scène est au cabaret; elle offre le moment où le repas du baptême touche à sa fin. Sur le banc de devant il n'est resté que le parain et la maraine. Le jeune compère échauffé par les fumées du vin, a passé un bras autour de la taille de sa commère à laquelle il fait des agaceries. Celle-ci à qui le jeu ne déplaît pas, relève le bord du chapeau du garçon, comme pour lui dire qu'il trouvera à qui parler, et que s'il continue on lui ripostera. Ce n'est là que le prélude de caresses plus énergiques, qui consistent à se donner réciproquement des coups du plat de la main sur le dos et sur les épaules : plus ils sont appliqués fortement et plus on se prouve d'affection. Le père du nouveau né, assis de l'autre côté à l'un des bouts de la table, est accosté par une vieille mendicante qui tend la main pour lui demander l'aumône, en même tems qu'elle lui fait compliment sur sa paternité. Celui-ci qui n'est plus l'homme honteux que nous avons vu dans les *Esquisses* précédentes, mais auquel le vin a rendu son humeur naturelle, et dont il a même exalté la fierté; celui-ci répond à la vieille en lui montrant le petit *Corentin* : *mab e dad* : il sera le fils de son père. Ces trois monosyllabes celtiques, d'une concision lacédémonienne, sont dans la bouche d'un Armoricaïn l'éloge le plus complet qu'il puisse faire de son fils : c'est le *nec plus ultrà* de son éloquence. On voit cet objet de l'orgueil paternel, entre les bras du sonneur de cloche déjà ivre, qui, la pipe à la bouche, laisse échapper des bouffées de fumée et des flots de salive sur le visage de l'enfant que contemple avec admiration un passant invité à boire un coup. La sage-femme assise à l'écart sur l'unique chaise de la maison, avale un verre de vin offert par un convive qui sourit en la regardant boire. A l'autre extrémité de la table, sont placés les pères du parain et de la maraine; ils achèvent de vider gaiement une bouteille que l'un d'eux a saisie par le goulot. On remarque dans le fond le cabaretier emportant les plats qu'il dessert. Tandis que chacun est ainsi occupé de ce qui l'intéresse, le chien qui ne s'oublie pas, profite du désordre et saisit à belles dents sur la table un reste de poisson à sa portée.

Dans un appartement dont les murs rembrunis laissent voir à nu les pierres dont ils sont formés, une table longue et étroite a été dressée; des bancs s'étendent sur ses côtés. Une nappe de toile de chanvre la couvre sans en atteindre les deux bouts, et c'est sur cette table qu'au retour de l'église les convives ont trouvé le dîné servi. Des omelettes, des fougaces frites, un ou deux plats du poisson le plus commun, composaient le menu du festin. Des bouteilles éparses et plus encore l'absence du pain de seigle et des crêpes remplacés par du pain blanc à demi-cuit, indiquaient avec certitude un gala extraordinaire. Deux ou trois gobelets ont servi pour toute l'assemblée, à laquelle ses doigts ont tenu lieu de fourchettes. L'odeur et l'aspect des mets annonçaient assez que le cuisinier qui les apprêta ne fut jamais initié dans l'art profond de la gastronomie; mais l'appétit des convives, qui ne pouvait être égalé que par leur soif, a fait trouver tout exquis, et donner des louanges unanimes à l'homme par excellence qui tient avec non moins de succès la bêche, la hache, le manche de la charrue et la queue de la casserolle. Cependant le silence a régné dans le commencement du repas; mais une fois la grosse faim apaisée, et après la répétition fréquente des libations d'un vin rouge et épais qui ne se verse jamais qu'à plein verre, les éclats d'une gaieté rustique, les chants des buveurs sont venus animer la scène qui bientôt est devenue aussi bruyante que d'abord elle avait été paisible; et ce joyeux désordre va toujours croissant jusqu'à la séparation des convives.

C'est en vain que le curé défend le repas du baptême, à cause des risques que courent les enfans entre les mains des gens ivres; l'attrait du plaisir parle plus haut que la voix de l'homme de Dieu, et au sortir de l'église on ne manque jamais de s'attabler au cabaret; c'est de là qu'à la chute du jour chaque convive reprend, du mieux qu'il peut, le chemin de sa demeure, où il n'arrive que fort avant dans la nuit, et souvent qu'après avoir fait un somme en route.



Scène à moud

Les Relevailles.

Sevel a vilioud. — *Les Relevailles.*

Il s'est à peine écoulé trois jours depuis la naissance de *Corentin*, et déjà sa mère relevée de couche, s'est rendue à l'église paroissiale, accompagnée de la sage-femme, pour s'y faire purifier suivant l'usage. L'*Esquisse* nous la montre à genoux sous le porche à l'entrée de l'église, tenant des deux mains un cierge allumé. Le curé lui ayant posé sur la tête les deux bouts de son étole, profère les prières accoutumées. Le sonneur de cloches, debout à côté de lui, est chargé des répons; il tient gravement le goupillon imbibé de l'eau lustrale qui doit achever la purification. L'accouchée à genoux plus en arrière, tient un pain blanc de froment entamé par un bout, et dont, l'autre est enveloppé d'une serviette blanche. Ce pain doit être béni à la suite de la cérémonie, et distribué aux membres de la famille. Agenouillé près la porte de l'église, un mendiant, sa besace sur le dos et un long bâton appuyé sur son épaule, prie les mains jointes et les yeux baissés; il attend le *gros sou* d'aumône qu'il recevra de l'accouchée. Celle-ci, après avoir entendu la messe, retournera chez elle, où elle s'occupera, comme avant ses couches, des détails de son ménage; elle aura de plus, les embarras de l'allaitement et les soins exigés par son enfant au berceau; mais elle fera honneur à tout.

Les femmes bretonnes, accoutumées aux travaux les plus pénibles, sont en général d'une constitution robuste qui les rend dures au mal. Leur humeur est assez égale; et tout en agissant dans la maison, malgré qu'elles soient chargées d'apprêter le manger, de soigner les enfans, de préparer le beurre, d'aller en toute saison vendre à la ville les œufs, le laitage et la volaille, elles conservent de la gaieté, mais une gaieté douce et concentrée. Elles sont ordinairement moins lentes dans leurs manières que les hommes; ne s'écourent point, aiment à s'occuper, et ne gardent le lit que lorsque la maladie ne leur permet pas de le quitter. Elles poussent même cet éloignement pour le repos jusqu'à l'imprudence, car il n'est pas rare de voir des femmes se lever le jour même de leurs couches, et vaquer dès le lendemain aux soins du ménage.

Le porche que représente cette *Esquisse*, est celui de l'église paroissiale de *Kerfeuntun*, près de Quimper. Au-dessus de la tête du curé, l'on remarque une inscription. C'est une épitaphe gravée sur une table de marbre incrustée dans le mur. Ce monument qui ne fait pas moins d'honneur à celui qui en est l'objet, qu'au Magistrat qui l'a ordonné, a été érigé par M. Miollis, préfet du Finistère, à la mémoire de *François Valentin* (beau-frère de l'auteur de ces *Esquisses*), peintre d'histoire, élève des Académies de Paris et de Rome, à qui l'on doit entr'autres tableaux distingués, le *Martyre de Saint-Etienne*, placé dans l'église de Paris dédiée au Saint de ce nom. Cet artiste auquel feu M. de Cambry s'est plu à rendre justice dans son *Voyage du Finistère* (*), sacrifia le séjour et les agrémens de la capitale, à son attachement pour son pays; c'est là que, du sein de son ménage heureux et tranquille, la tête remplie d'idées libérales, il employa les dernières années de sa vie à répandre les semences de son art, à faire naître et à propager le goût du dessin, qui commence à faire des progrès dans le chef-lieu du Finistère. Il a laissé dans le cœur de tous ceux qui l'ont apprécié, les regrets dus aux grands talens, et ce qui vaut mieux encore, à un bon époux, à un bon citoyen, à un bon ami.

L'inscription à sa mémoire est conçue en ces termes :

<i>Ici près, repose</i>	<i>le 3 Fructidor an 13.</i>	<i>Celui qui a laissé des chefs-d'œuvres,</i>
<i>François VALENTIN,</i>	<i>Il honora sa patrie.</i>	<i>ne périt point!</i>
<i>peintre célèbre,</i>	<i>Le premier Magistrat du Finistère</i>	<i>Jeunes gens, soyez touchés de sa</i>
<i>Né à Guingamp</i>	<i>lui a consacré ce témoignage</i>	<i>gloire</i>
<i>le 10 Avril, 1738,</i>	<i>de la considération publique.</i>	<i>et efforcez-vous, s'il est possible,</i>
<i>mort à Quimper,</i>	<i>Passans, jetez des fleurs sur sa tombe:</i>	<i>de remplacer ses talens.</i>

(*) Tom. 3, pag. 28 et suiv.



Ar vultur | Le Maillot.

Ar Vailur. — *Le Maillot.*

A PEINE le petit *Corentin* a-t-il respiré, que nous l'avons vu, dans la première *Esquisse*, livré aux brutales manipulations de la sage-femme pétrissant l'enveloppe osseuse encore molle de son cerveau, au risque de rendre l'enfant épileptique ou imbécille : nous le voyons, dans cette cinquième *Esquisse*, victime de tourmens d'une nouvelle espèce. Sa mère s'occupe de l'emmailloter; assise sur la large pierre du foyer, elle a étendu sur ses jambes allongées un coussin rempli de balles d'avoine que recouvrent successivement un maillot de grosse étoffe de laine, et des langes destinés à envelopper l'enfant : elle a déjà croisé le linge qui le prive du mouvement des bras ; mais la gêne et l'immobilité du petit patient seront complètes quand, après l'avoir empaqueté, elle terminera sa toilette en lui roulant autour du corps une longue bandelette de grosse lisière d'étoffe, dont les volutes multipliées et fortement serrées, le priveront de toute faculté de mouvoir autre chose que les yeux et les muscles du visage : car la tête même devient immobile par l'effet de la hauteur et de l'étranglement du maillot qui, formant bourrelet autour du cou, embrasse et fixe la partie occipitale. L'enfant ainsi emmailloté ne ressemble pas mal à une *Momie*, ainsi qu'on peut le voir par celui que tient une voisine qui semble faire la comparaison de son nourrisson avec *Corentin* devant qui elle le présente.

L'enfant que tient et fait sauter une autre voisine assise sur une escabelle, est un nourrisson de la ville. Le bonhomme *Yvon*, grand père de *Corentin*, est assis sur le banc voisin du lit des maltres. Les yeux fixés sur son petit héritier, il fume sa pipe et tient de la main gauche la pincette de fil de fer qui lui a servi à prendre du feu.

C'est vainement que des écrivains philanthropes se sont élevés depuis long-tems contre l'abus d'emmailloter ainsi les enfans. Leur voix n'a point été entendue dans nos contrées. De tous immémorial cet usage subsiste malgré ses funestes effets; aussi que de bossus, de boiteux, de contrefaits dans nos campagnes ! N'est-il pas étonnant qu'avec de pareils exemples sous les yeux, les habitans des villes conservent l'habitude de mettre leurs enfans en nourrice ? Comment peuvent-ils se résoudre à les confier à des paysannes qui, occupées des détails multipliés de leur ménage, et souvent obligées de partager avec leurs maris les rudes travaux des champs, abandonnent pendant sept ou huit heures de suite, leurs nourrissons ainsi pressés dans un étroit maillot, et croupissans au milieu de déjections fétides ? Comment osent-ils espérer que ces nourrices prendront plus de soin d'enfans étrangers, quand elles négligent les leurs à ce point ? Aussi combien de fois n'est-il pas arrivé qu'un nourrisson gorgé de lait et d'une bouillie indigeste, pressé ensuite et gavotté de toutes parts, a vu finir, dans une véritable torture, sa frêle existence à peine commencée, victime de l'insouciance de sa nourrice bien moins que de l'imprévoyance de ses parens. Quelle cruelle surprise pour ceux-ci quand, le jour du marché, ils voient entrer le *tad-mager* (père nourricier), qui leur annonce que leur fils vient d'être subitement enlevé par une *colique*, et qu'il est enterré... Eh ! quoi, s'écrie la mère désolée, mon fils qui était si gai, si fort, si bien portant ces jours derniers !... Hélas ! oui, répond piteusement le fataliste *tad-mager*, c'était déjà sans-doute un beau garçon, mais il était à Dieu : da zoué e voa ; son heure était venue : deud é voa hé heur. Avis aux parens des villes.

Disons cependant que cette grande négligence de nos paysannes pour leurs enfans en bas âge provient moins de leur manque de tendresse que de la nécessité où elles sont de suivre leurs maris aux champs et d'y labourer avec eux. Nous avons vu plus d'une fois couler les larmes maternelles, lorsque nous faisons à ces femmes des reproches sur un si coupable abandon ; leur réponse était : Mon mari, le maître le veut : *ann oac'h a c'hourc'hémenn*, et si nous nous adressions à cet *oac'h* redoutable, le plus poli ne donnait d'autre raison, sinon qu'il ne voulait pas réformer le monde : qu'il s'en tenait à la pratique générale, et que son fils ne recevrait pas plus de soins que le père n'en avait reçus.



Pl. 6

Ar chard. | Le Berceau.

Ar C'havel. — Le Berceau.

Tout est tranquille dans la scène que présente cette *Esquisse*. Corentin dûment empaqueté a été déposé dans son berceau ; la mère, assise près de lui, file sa quenouille chargée de chanvre produit de la ferme. Elle a chanté la chanson monotone des nourrices, pour exciter le sommeil de son fils qu'elle a fini d'endormir en agitant doucement le berceau avec le pied. Le bonhomme Yvon a repris sa place dans son grand fauteuil de bois qu'il avait quitté pendant l'embaillotement. Il suit l'exemple de son petit-fils, et après avoir achevé de fumer sa pipe qui est sur le point de lui échapper, il s'endort devant le feu où brûlent quelques morceaux de bois couverts de mottes de gazon. Le calme de cette scène n'est troublé que par deux pourceaux qui, la tête et les pieds de devant enfoncés dans un baquet, mangent gloutonnement le déjeûné fait de son de blé noir et d'eau tiède que leur a préparé la servante.

L'usage de bercer les enfans, heureusement devenu assez rare dans les villes de l'Armorique, se maintient toujours, et vraisemblablement se maintiendra long-tems encore dans nos campagnes, par suite de la répugnance invincible de leurs habitans à adopter aucune sorte d'innovation. Le Breton veut que son fils soit en tout traité comme il l'a été lui-même ; le père a été bercé, donc il est indispensable que le fils soit bercé. Les raisonnemens les plus convaincans, les démonstrations les plus évidentes ne réformeront point ses habitudes routinières. En vain lui dira-t-on que l'usage de secouer ainsi un enfant peut lui donner des vertiges, le rendre stupide, il n'en tiendra compte. Les cris du besoin, ceux de la douleur, ne seront apaisés que par les secousses du berceau, répétées jusqu'à ce que l'enfant étourdi et ses forces épuisées, ne puisse plus pousser des cris dont la violence occasionne souvent des *hernies*, des *volvulus* et quelquefois des suffocations mortelles.

On voit que, sous ce rapport, les enfans bretons sont plus à plaindre que ceux des Sauvages, qui ne connaissent point le maillot, mais qui sont introduits dans des sacs remplis de mousse qui protège leurs membres délicats sans les empêcher de mouvoir. Nous avons souvent cité cet exemple à nos paysannes que la sujestion maritale tyrannise, en les engageant à l'imiter, soit en se servant de mousse pour le même usage, soit en y substituant d'autres matières qui rempliraient le même but, et qui maintiendraient à la fois, et pour plusieurs heures, la propreté des enfans et la presque entière liberté de leurs mouvemens. En nous adressant aux plus sensibles et au plus spirituelles, la réponse la moins déraisonnable aux yeux du réformateur a été celle-ci : *Mé ! ober eunn dra é gis se ! kouls é vé d'in ober, va fak ha mont em zro*. équivalant au français : *Moi ! donner un semblable scandale ! autant faire mon paquet et quitter le pays...* sans donner aucune importance à la solidité de notre conseil, nous avonons que cette réponse n'est pas sans quelque fondement, et qu'il n'y a peut-être pas un seul mari dans toute l'Armorique, qui consentit à supporter le ridicule d'avoir son fils étendu dans un sac sur la pelouse du champ qu'il travaille à côté de sa femme.

Au reste, les dangers du maillot ne sont pas les seuls qui menacent les enfans armoricains. Le berceau, loin d'être à terre comme nous le voyons dans l'*Esquisse*, est presque toujours placé sur le banc qui touche le lit conjugal. Il y est fixé par un ruban de laine que le frottement a bientôt usé, et souvent il arrive que l'enfant de quatre ou cinq ans, auquel est confié le soin de garder et de bercer celui au maillot, achève de rompre le ruban et se voit lui-même entraîné dans la culbute du berceau dont la chute occasionne des accidens graves au berceur, et par fois la mort du bercé.

La coutume de laisser les pourceaux aller et venir librement dans toutes les parties des habitations, est aussi la cause de malheurs d'une autre espèce. Souvent on en a vu dévorer les mains, la figure et quelquefois la tête entière des enfans au berceau, sans que ces exemples effrayans aient, jusqu'à ce moment, excité une plus grande surveillance, et fermé l'entrée des maisons à ces animaux voraces si dangereux pour les enfans en bas âge.

Le défaut d'espace nous force à renvoyer plus loin la citation d'un exemple tout récent d'un semblable malheur.



Tremendiges ar vugel dreist an daol. | Passage de l'enfant par dessous la table.

Tréménidigez ar Bugel dreist ann daól.
Passage de l'Enfant par-dessus la table.

LA famille était rassemblée au moment du repas, et tout le monde s'occupait à manger la soupe, quand un accident sinistre est venu, tout-à-coup, jeter le trouble et l'effroi dans l'âme des convives. Une voisine assise vis-à-vis du père, a pris des bras de celui-ci le petit *Corentin* qu'elle a fait passer *par-dessus* la table à manger. Ce malheur est trop grand pour qu'il ne frappe pas les yeux d'une mère. Celle-ci a vu le fatal passage, et une exclamation de crainte et de douleur s'est échappée de son sein maternel. Mon enfant périra, s'écrie-t-elle, et déjà elle s'est levée, et l'œil effaré, l'horreur peinte sur la figure, elle crie de *repasser* vite son fils dans la même posture et par le même endroit, qu'elle désigne de la main. Le père auquel le cri de douleur de sa femme a fait connaître la coupable imprudence qu'il a commise, jette sur elle un regard effrayé et reprend avec précipitation le petit *Corentin*. Au bruit de la mère, les valets se sont levés; l'un d'eux s'empresse de vider son écuelle; la servante assise sur la pierre du foyer, s'est détournée; le vieux père *Yvon*, que l'âge a rendu plus philosophe ou plus insouciant, n'a point discontinué de manger sa soupe. Il est assis sur une petite escabelle auprès de la mère.

Un lit découvert et sans panneaux, un coffre, une petite table et des marmittes occupent le devant de la scène, qui ne reçoit de jour que par étroite fenêtre du bout de la table.

Le sujet de cette *Esquisse* a été puisé dans la croyance superstitieuse où sont les Armoriciens, qu'un enfant passé par dessus la table à manger, sans être repassé de suite par le même endroit, et dans la même posture, est frappé d'un sort, tombe en langueur et finit par périr. Cette singulière superstition tiendrait-elle à d'anciennes idées mythologiques relatives au cours du soleil, ainsi que le pense notre collègue M. *Johanneau*, ou proviendrait-elle du respect que les Armoriciens portent à la table à manger, *ann daól voët*, que le passage de l'enfant pourrait avoir profanée? En effet, ce meuble est sacré chez les Bretons, qui voient de mauvais œil tout ce qui semble s'écarter de leur vénération pour lui; aussi n'est-il point permis de se tenir près de cette table en posture peu décente, et plus d'une fois l'étranger auquel il est arrivé d'appuyer les parties postérieures de son corps contre ce meuble, s'est vu forcé de demander excuse de son irrévérence.

C'est sur la table à manger que les prêtres portant le viatique, déposent les vases sacrés, les malades fussent-ils dans un appartement éloigné, moins embarrassé et plus décent que la cuisine.

Une autre superstition relative à l'enfance est en vigueur chez le même peuple; on y regarde comme de la plus haute importance pour la prospérité du nouveau né, de renvoyer sans lui rien donner, une mendiante veuve qui se sera emparée de l'enfant pour le caresser avant d'avoir reçu l'aumône, et l'on peut même assurer, à cette occasion, que les vieilles mendiants sans enfants, passent généralement dans nos campagnes pour des sorcières qui possèdent des milliers de secrets de nuire, et presque aucun d'être utiles; aussi les crédules Armoriciens se tiennent-ils en garde contre leurs maléfices, et usent ils, pour les écarter, de certaines amulettes qu'ils font porter aux enfants. On en voit une sur la poitrine de *Corentin*. Ces sortes de talismans renferment pour l'ordinaire soit un morceau de pain béni, soit un peu de son, soit une petite pierre dite de *Coadri*, d'un lieu ainsi nommé près de *Gourin*, sur la frontière du *Morbihan*. Ce lieu doit sa fréquentation à une chapelle antique et délabrée, en vénération parmi les Fidèles qui s'y rendent en pèlerinage et y trouvent ces sortes de pierres noirâtres qui offrent en relief l'image d'une croix plus ou moins régulière, et auxquelles ils attribuent des vertus merveilleuses, telles que celles de préserver les enfants des frayeurs, des coliques, *des sorts*, *des mauvais vents*, etc. On emploie encore pour le même usage, un morceau de pain de seigle grillé sur des charbons; on l'introduit dans la manche de l'enfant, et grâce à cette amulette, les méchants, les sorcières, les envieux qui jettent *des sorts* et donnent des *mauvais vents*, se voient déçus dans leur attente; le pain absorbe les maléfices, et le marmot demeure sain et sauf, mais aussi faut-il changer ce pain tous les jours!



Ar vagerox | La Nourrice.

Ar Vagérez. — *La Nourrice.*

ON est au mois de Juin, dans les beaux jours de la fenaison ; il est environ huit heures du soir. Toute la famille au retour du travail est réunie sous un gros et antique châtaignier planté au milieu d'une petite esplanade devant la ferme ; les hommes s'occupent à réparer leurs faux. On en voit deux qui, chacun une enclume portative entre les jambes et le maillet en main, travaillent à cette réparation indispensable pour recommencer la coupe du lendemain. La jeune nourrice, les pieds nus, ainsi qu'il est d'usage chez toutes les paysannes dans la belle saison, est assise sur un escabeau près de l'arbre vénérable. C'est là, sur ses genoux, que son fils délivré des entraves du maillot, vient de puiser en liberté aux sources abondantes de la vie qu'il presse encore d'une main, tandis qu'il passe l'autre sur la joue de son père qui sourit à ses caresses enfantines. La mère fière du sexe de son enfant, veut déjà qu'il soit distingué parmi ceux de son âge ; elle tient sur sa main gauche un bonnet de garçon, qu'elle montre avec orgueil à une vieille voisine assise sur ses talons. Celle-ci paraît frappée de son élégance, et prodigue sur-tout son admiration à la vive couleur du ruban, car un ruban bien éclatant est pour nos paysannes, ce qu'un diamant est pour les femmes de la première classe ; ainsi le veulent les lois de la nature : le sauvage qui n'a jamais vu sa figure réfléchie que dans l'eau de ses fontaines, donnerait toutes les richesses du Potosé pour un miroir de quelques sous. ... Un valet distrait par une servante qui lui fait des niches avec son fuseau, s'occupe à faire une ruche. On voit dans le fond les bestiaux qui regagnent leurs étables.

Dans tous les villages, devant la principale maison s'élève un arbre antique remarquable par sa grosseur. On peut l'appeler l'arbre sacré, car il est aussi respecté des Armoriciens, que le chêne qui ombrageait jadis les sacrifices druidiques et qui fournissait le *gui de l'an neuf*. Cet arbre est ordinairement un chêne, quelquefois un châtaignier : il étend au loin ses branches longues et touffues qui servent de toit à l'espace circulaire qu'elles couvrent de leur ombre. Cette place devient tour-à-tour salle à manger, atelier, école, etc. C'est sous ce dôme que les enfants se livrent aux jeux de leur âge, vont manger leur soupe ou leur écuellée de lait. Là se font les petits ouvrages de charonnage, le raccommodage des charettes, celui des faux, les claies et les barrières des champs. C'est dans ce lieu que le maître d'école débite gravement ses leçons, et que l'important tailleur prélude au catéchisme du curé en faisant le sien à sa manière ; C'est le rendez-vous des hommes, qui s'y rassemblent aux heures du délassement pour y fumer leur pipe et causer de nouvelles. Cet arbre est ainsi successivement témoin de l'activité et du repos ; et, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que tous les ans il voit briller sous ses augustes rameaux les feux de *Saint Jean* et de *Saint Pierre*. Il n'est guère moins vénéré que ces deux saints mêmes : la coignée le respecte ; jamais on ne l'abat, rarement on l'émonde ; il voit les générations se succéder sous son ombre et passer comme elle, le tems seul le mine sourdement, et l'arbre ami de la famille, protecteur du toit rustique qu'il défendait contre le vent du nord, succombe enfin sous le poids de ses longues années, et tombe de vétusté.

Il n'est pas rare dans nos contrées, de trouver des arbres d'une proportion extraordinaire. Nous avons vu près de Quimper, à *Tréguéfellec*, campagne appartenant à la famille *Bougeant*, un chêne d'une grosseur et d'une étendue telle, qu'il aurait pu fournir au moins trente voies de bois. C'est sous cet arbre majestueux que l'ami de Gresset, que l'auteur de *l'Amusement philosophique sur l'ame des bêtes*, allait respirer l'air pur des champs et rêver aux productions qui lui ont mérité sa réputation immortelle.

Nous connaissons encore sur les bords de l'étang du *Pouldon*, à une demi-lieue de Pont-l'Abbé, plusieurs groupes de châtaigniers tous remarquables par leurs dimensions ; mais l'un d'eux est comme le roi des autres : sa circonférence est de 45 pieds. La hauteur de son tronc n'est, à la vérité, que de 15 à 18, mais il s'en élance un grand nombre de branches, dont chacune, par la grosseur et l'élévation de sa tige, pourrait passer pour un arbre fort beau. Il y a cependant bien loin encore de ce châtaignier à celui du Mont Etna, qui, selon *Brydonne*, pouvait contenir 50 hommes à cheval dans l'enceinte de son écorce.



Ann. Ioud. | La Bouillie

Ann ioud. — *La Bouillie.*

Il est à peine cinq heures du matin : déjà une vaste marmite renfermant la soupe aux choux destinée au déjeûné de toute la famille, bout suspendue au-dessus d'un grand feu : déjà le vieux père *Yvon* fume sa pipe dans son coin ordinaire, et *Corentin* qui vient d'être enlevé du berceau, est démaillotté et renversé sur les genoux de sa mère. Celle-ci assise près du feu, se sert du doigt indicateur pour mettre dans la bouche avide du petit nourrisson la bouillie qu'une servante agenouillée présente dans un poëlon de fer. Un jeune chat jette un coup-d'œil de convoitise sur ce mets friand pour lui, et semble guetter le moment d'en dérober une portion. Le père, sa pipe à la bouche, un instrument de labour sur l'épaule, regarde cette scène intéressante. Sa manière de passer la main dans sa ceinture lui est commune avec tous les paysans ; il marche d'un pas lent, mais ferme, et va rejoindre les valets aux champs. Entre sept ou huit heures, il en reviendra avec eux pour manger la soupe du déjeûné.

L'usage de donner de la bouillie aux enfans est général dans l'Armorique. Soixante douze heures au plus après leur naissance, il faut, bon gré, mal gré, que leur débile estomac soit deux ou trois fois le jour surchargé de cette nourriture indigeste faite de farine de froment et de lait, nommée dans le pays *ioud kott* ou simplement *ioud*. On l'administre comme l'*Esquisse* nous le montre. Le poëlon retiré du feu et l'enfant placé sur le dos, celle qui lui donne la bouillie eu charge le bout du doigt indicateur, souffle dessus à plusieurs reprises, la met dans sa bouche, l'en ôte, l'y remet et recommence ce manège jusqu'à ce que la bouillie n'ait plus que le degré de chaleur convenable à la bouche de l'enfant. Comme celui-ci ne peut pas avaler en une fois la quantité de bouillie présentée par le doigt nourricier, ce qui reste est repris, repassé dans la bouche de la mère, et offert de nouveau. Après cette seconde fois, le surplus est ordinairement avalé par la nourrice elle-même. C'est de cette manière que l'on gorge ces petits êtres, d'une espèce de colle que leurs trop faibles estomacs digèrent si difficilement, et qui ferait beaucoup plus de victimes, sans doute, sans la façon même dont cet aliment est administré. En effet, nous sommes persuadés que la salive de la nourrice, qui se mêle à la bouillie, est un puissant auxiliaire pour les sucs gastriques fournis par des organes si délicats. Les mauvais effets de cette nourriture, accrus encore par la torture du maillot, enlèvent beaucoup d'enfans dans les premiers mois de leur existence : *ar paor kez bugel ! debret en doa hé ioud kenn drañt da goan ha sêtu é ma maré !* le pauvre petit ! dit la nourrice, en trouvant le matin l'enfant mort dans son berceau, il avait mangé à souper sa bouillie si gaiement, et le voilà mort ! *ar c'hest hé deuz é vouget* : les vers l'ont étouffé, dit une commère survenue à son agonie. L'oracle a prononcé ; on le croit ! la fatale expérience est perdue, et nul ne soupçonne que l'enfant a péri victime d'une indigestion.

Mais comment espérer ouvrir les yeux des paysans, sur les pernicieux effets de la bouillie donnée avec excès aux enfans nouveaux nés, lorsqu'une pieuse superstition en consacre l'usage ; lorsqu'il n'existe peut-être pas une nourrice armoricaine qui ne soit convaincue que la Sainte Vierge et son auguste fils présidant à la façon de la bouillie à l'enfant, et qu'il ne sort pas un poëlon du feu, avant d'avoir reçu la bénédiction de la Reine des Cieux ? Quand on entend chacune d'elles vous citer vingt commères vivantes et le double de défuntés, qui ont, de leurs propres yeux, vu la Vierge en personne assistée de l'enfant Jésus, procédant à cette bénédiction ? Cette protection divine spécialement affectée à la bouillie à l'enfant, est sans doute la raison qui la fait regarder, dans quelques cantons, comme un remède sacré, sorte de panacée universelle ; aussi la nourrice chez laquelle il se trouve des malades, a-t-elle le soin de faire la portion de bouillie plus forte, pour qu'ils puissent la partager avec l'enfant. C'est probablement cette même superstition qui rend la bouillie de froment commune aux enfans des pauvres comme à ceux des riches, en empêchant ces derniers d'oser refuser le lait et la farine nécessaires, lorsqu'une mendicante les sollicite pour son nourrisson. Un refus serait un scandale public que les riches ne donnent jamais.

La bouillie et le lait de la mère sont, jusqu'au dix ou onzième mois, le seul aliment de l'enfance. A cette époque on y ajoute insensiblement la soupe à l'usage des adultes ; c'est à dire, que les enfans commencent alors à manger du pain de seigle ou d'orge et des crêpes de blé noir trempés dans de l'eau où l'on a fait bouillir du lard et de la graisse de porc salée.



Ar o'henta camed . | Les Premiers pas .

Ar c'henta camed. — *Les premiers Pas.*

Jusqu'à présent nous avons montré notre petit héros recevant les premiers soins dus à l'enfance, soumis aux entraves du maillot ou emprisonné dans son berceau. On le voit, dans cette *Esquisse*, au moment où, faisant l'essai de ses jeunes forces, il commence à jouir de ce noble privilège qui distingue l'homme des autres animaux; celui de marcher sur ses deux pieds, la tête élevée vers le ciel.

Corentin a dépassé son onzième mois et n'a point marché seul encore. Il jouait gaiement avec sa mère dans l'aire à battre, et essayait de faire quelques pas à l'aide de la main maternelle, lorsque, témoin de ses efforts, le père qui s'occupait avec un de ses valets, quitte brusquement son travail, va s'asseoir à terre vis-à-vis de son fils et lui tend les bras. L'enfant voudrait aller et n'ose; il hésite assez long-tems; mais enfin enhardi par les gestes et la voix de son père, il prend son aplomb du mieux qu'il peut, et quittant tout-à-coup le doigt de sa mère, il fait quelques pas vacillans, précipités, et va se jeter en souriant dans les bras de son père. Le valet qui, un *croc à trois branches* à la main, travaillait avec son maître à enlever du fumier de la cour et à le mettre en tas, s'interrompt pour regarder cette scène; la servante, accroupie sur ses talons, admire la hardiesse de son jeune favori; le bonhomme *Yvon*, adossé près du seuil de la porte, sourit à ses efforts, et le chien qui s'approche pour lécher les pieds de l'enfant, semble indiquer par là qu'il reconnaît déjà *Corentin* pour son jeune maître.

Si, dans tous les pays, les premiers pas d'un enfant sont remarqués avec satisfaction par ceux dont il reçut le jour, on peut assurer que cette époque est pour les parens Bretons un véritable sujet de fête. Cette scène a-t-elle lieu le matin? elle fait éclore un jour de bonheur; *bala a ra ar paotr!* Le garçon marche! est le cri de joie que le père répète à ses amis, à ses voisins, à tous ceux qu'il rencontre; il les presse d'entrer chez lui; la cruche au large ventre, remplie d'un cidre frais et pétillant, est apportée et vidée à la santé du petit phénomène. Tout se ressent de la satisfaction paternelle, et le soir, quand les valets sont réunis à la famille, les libations recommencent, et la conversation, dont l'enfant est l'unique objet, ne finit souvent que lorsque l'ivresse force les joyeux panégyristes à chercher au sein du sommeil la raison qu'ils ont perdue.

Les enfans, dans nos campagnes, sont tardifs à marcher seuls. Ce retard a pour cause l'espèce d'abandon où ces petits êtres languissent dans leurs berceaux jusqu'au onzième mois. Un enfant, à cette époque de son âge, est ordinairement confié à la garde d'une petite mendicante de cinq à six ans, qui ne peut servir à autre chose, et n'a que la force nécessaire pour asseoir sur ses bras le petit nourrisson dont le nez alors touche les genoux. Cette charge ne tardant guères à fatiguer la jeune porteuse, elle s'en débarrasse bientôt en la déposant au hasard, tantôt sur un fumier, tantôt sur le sol humide, et court jouer avec ses camarades. Vers le douzième mois on emploie l'usage des lisières; celles-ci, tenues et dirigées par les mains de la petite étourdie, occasionnent au corps de l'enfant des saccades qui multiplient les chûtes et font décroître d'abord son audace naturelle. Mais dans les heures où l'insouciant conductrice abandonne l'enfant à lui-même, celui-ci profite de son isolement pour essayer ses jeunes forces. C'est alors qu'on pourrait le voir, jeté sur une pelouse ou près d'un tas de paille, ramper, employer tous ses efforts pour se lever, tomber, et se relever pour retomber encore. Ces exercices répétés pendant trois ou quatre mois, rendent à son petit corps l'énergie que les longues entraves du maillot et du berceau lui avaient fait perdre; peu à peu la nature recouvre ses droits, et c'est ordinairement vers le quinzième mois qu'il donne à ses parens la douce scène que nous venons de décrire. C'est alors que le père, après en avoir été l'heureux témoin, prononce le renvoi de la jeune gouvernante. *Losket-hañ da vala, hennez a vó paotr awal'h.* Laissez-le aller, ce sera un fier garçon!... et dès ce moment l'enfant n'a plus de gardienne; il marche comme il peut, en essayant de fréquentes chûtes qui ne lui arrachent aucune plainte: sa jeune expérience lui a déjà appris que ses cris n'attirent l'attention que dans le cas d'un danger imminent. À cette habitude de la douleur est dû, peut-être, le caractère stoïque qui distingue tellement les Bretons de nos jours, qu'il semble extraordinaire de voir pleurer un Armoricaïn.



Ar Vammenn: ioc'hedus: | La Fontaine salulaire.

Ar vammenn iec'hedus. — *La Fontaine salulaire.*

DEPUIS trois ou quatre mois *Corentin* a la fièvre : les amulettes n'ayant point procuré de guérison, la mère se décide à faire une *neudaine* au Saint protecteur de la fontaine dont les eaux guérissent de la fièvre. Elle a, suivant l'usage, loué trois mendiants pour aller prier neuf jours de suite auprès de la source sacrée. Elle s'y est rendue elle-même accompagnée d'une servante, et portant son fils sur ses bras. Nous la voyons, dans l'*Esquisse*, tenant *Corentin* tout nu, au moment où la servante va lui passer une chemise qu'elle vient de tremper dans l'eau salulaire. L'enfant, aux approches du linge froid et mouillé, crie et cherche à l'éviter; mais il faut que le *vœu* s'accomplisse, et, bon gré, mal gré, le petit malade endossera la chemise copieusement imbibée de l'onde fébrifuge. Une vieille mendicante vient d'allumer une petite bougie qu'elle attache aux pieds du Saint. Sur le devant de la scène, une autre vieille, mendicante aussi, a les mains jointes et prie. Un troisième pauvre est à genoux en face de la statue. Ce trio de mendiants est celui payé par la mère de *Corentin*. Une femme que l'on voit se lavant le visage avec un linge mouillé, est aussi malade de la fièvre; son ablution terminée, elle ira plonger ses pieds dans le petit bassin d'eau vive qui fournit au mendiant celle qu'il porte à ses yeux. L'écuelle placée sur la pierre auprès du Saint, est destinée à recevoir les offrandes des fidelles.

De toutes les nations qui ont pratiqué le culte des fontaines, il n'en est aucune qui en ait conservé plus de traces que le peuple de l'Armorique. Il serait difficile de rencontrer dans ces campagnes une église ou une chapelle qui n'eût sa fontaine sacrée. Aux naïades dont la riante imagination des Grecs peuplait les bords des ruisseaux et des sources limpides, nos aïeux ont fait succéder des gardiens dont l'aspect sombre et sévère n'est pas aussi gracieux que celui de ces nymphes, mais qui, par cela même, n'en sont que plus respectés et plus redoutés des bons Armoricains. C'est auprès de ces sources mystérieuses qu'ils placent le *Purgatoire* des défunts dont les âmes sont condamnées à demeurer pendant des siècles plongées dans ces eaux lustrales, ou à voltiger à leur surface. C'est dans ces mêmes lieux que les génies du mal, *aux Diaolou*, viennent promener leurs spectres hideux, et tendre des embûches aux vivans; mais le Saint ou la Sainte qui préside à la fontaine, sait connaître et prévenir leurs desseins, et, grâce à sa protection, le pouvoir des mauvais génies se borne à tourmenter les manes dont ils sont les geoliers, et à effrayer les vivans: il arrive même assez fréquemment (et il n'existe pas un magister ou un marguillier de village qui ne l'assure), que le bienheureux patron de la fontaine, voulant faire diversion à ces lugubres apparitions de spectres, apparaît lui-même dans toute sa gloire, la tête ceinte de l'aurole céleste, au milieu des nuits orageuses, et signale sa présence par quelque prodige ou quelque prophétie dont on parle long-tems dans la contrée. Mais il est à remarquer que si le Saint se laisse quelquefois surprendre dans ses apparitions nocturnes, que si sa voix est entendue au milieu des tempêtes, ce n'est jamais que par de vieilles femmes auxquelles une longue pratique de dévotion a mérité cette insigne faveur.

Tant que la saison le permet, les statues des patrons et madones des fontaines sont couvertes de fleurs avec plus de profusion que de goût. Mais la piété des fidelles ne se borne pas à ce seul usage; elle pousse plus loin son attention prévoyante. C'est elle qui fait jeter dans ces sources sacrées ces nombreuses épingles que la limpidité des eaux permet d'apercevoir; c'est encore elle qui donne au pavé de ces fontaines un aspect de mosaïque, en y plaçant des débris de faïence diversement coloriés. Elle sait que les morts sont naturellement tristes, et que la bigarure offerte par ces fragmens de poteries, doit réjouir leurs manes mélancoliques lorsqu'ils viendront s'asseoir autour de ces eaux, dans un cercle dont toutes les vieilles vous indiquent les bornes précises. Elle a déposé ces épingles afin que dans les longues et froides nuits de l'hiver, les morts auxquels le plaisir de la promenade sera permis, puissent s'en servir pour rattacher ensemble les lambeaux du suaire, leur unique et dernier vêtement. Enfin c'est toujours elle qui porte la mère de famille, en proie à quelque inquiétude ou chagrin domestique, à charger, pour quelque monnaie, une vieille mendicante d'aller à son intention vider et nettoyer la fontaine sacrée, afin de se rendre le Saint favorable; bien entendu que, le courage achevé, les épingles et les fragmens de faïence seront tous, sans exception, remis religieusement à leur place!

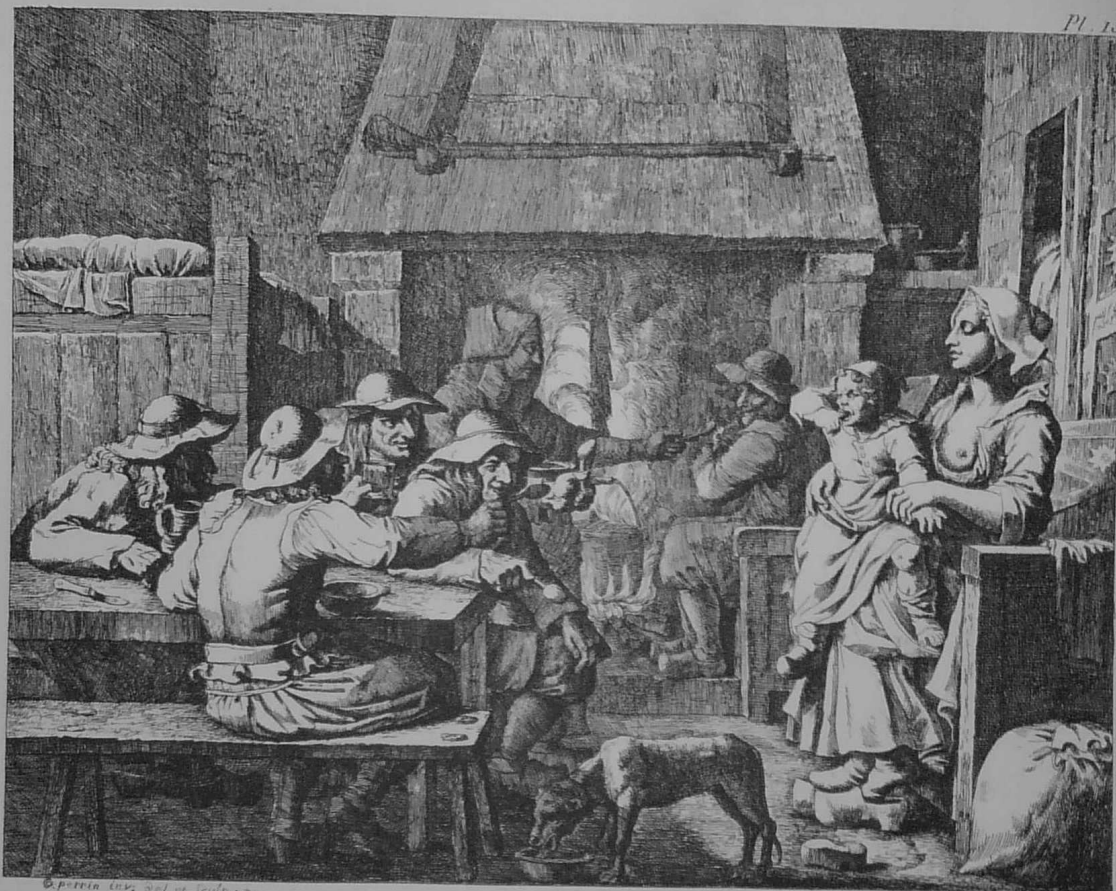


Ann Desrou ou ann Dison. | Commencement du Sevrage.

Dezrou ar Dizôn. — Commencement du Sevrage.

CORENTIN a vu éclore son quatrième printemps : depuis plusieurs mois il tient à midi sa place au bassin commun, et porte tous les soirs son écuellée de soupe au trempement, cependant il tette encore. Depuis long-tems sa mère qui a reconnu les signes certains d'une seconde grossesse, a projeté, mais toujours vainement, de mettre fin à un allaitement qui l'épuise. La famille, la servante, les valets même sont convenus de forcer la mère trop facile, à un sevrage important pour sa santé et celle de l'enfant qu'elle porte dans son sein. L'occasion d'une épreuve ne tarde pas à s'offrir : c'est le jour d'une lessive; les hommes occupés aux travaux des champs, et les femmes toutes au lavoir, *Corentin* est resté seul dans la cour; après s'y être amusé à courir après des papillons ou à jouer avec des enfans de son âge, la fatigue qu'il éprouve, la soif qui s'y joint, lui rappellent le sein de sa mère. Il la cherche inutilement dans la maison, il furette en vain dans les granges, les crèches, les angars, en l'appelant de toutes ses forces : il va se désoler, quand le bruit des battoirs vient tout-à-coup frapper son oreille. C'est pour lui un trait de lumière. Il se saisit de l'escabelle, siège ordinaire de sa nourrice quand elle lui donne le sein, et dirige ses pas aussi vite que le lui permet le précieux fardeau dont il est chargé, vers le lieu où les battoirs annoncent qu'il trouvera ce qu'il cherche. C'est le moment de son arrivée au lavoir que présente l'*Esquisse*. La mère qui n'a que trop entendu les *mamm, mamm*, répétés avec l'accent du besoin par son fils qui l'appelle, est sortie de l'eau et se dispose, malgré vingt résolutions précédentes, à satisfaire encore une fois les désirs du tardif nourrisson. Déjà elle délace sa camisole en s'avançant vers lui; mais les femmes s'opposent à ce nouvel acte de faiblesse maternelle. L'une menace *Corentin* avec son battoir; la vieille lui jette de l'eau avec la main; une troisième lui montre, par dérision, une vieille jument enfoncée dans la boue, et lui crie d'aller la tetter. Le père qui travaillait dans le pré voisin, s'approche du lieu de la scène; il sourit à l'embarras de son fils qu'il s'applaudit de trouver peu disposé à céder, présageant de là, qu'un jour le Garçon aura de la résolution et du caractère. Derrière lui, un valet tient à la main une légère motte de terre, qu'il se dispose à jeter à *Corentin* pour le forcer à se retirer. Celui-ci tient bon long-tems; mais enfin, honteux et déconcerté d'un pareil accueil, voyant que son obstination ne peut rien obtenir, il se décide à la retraite, après avoir jeté avec dépit l'inutile escabelle, et regagne le *Village* en poussant des cris qui retentissent péniblement dans le cœur de la tendre mère. Seule muette, au milieu du torrent d'invectives dont toutes les bouches accablent son *Corentin*, elle demeure triste et pensive, en regrettant de ne pas se trouver sans témoins, afin de risquer une dernière complaisance en faveur de son premier né.

Les lavoirs avoisinent ordinairement les fontaines, et se remplissent des eaux qui en découlent. Ce sont des espèces de trous souvent de forme irrégulière, ayant cependant quelquefois celle d'un carré long; leur plus grande dimension est d'environ douze pieds, sur six ou sept de large; leur profondeur est de deux pieds, plus ou moins. En général le fond en est pavé, et l'on a soin de les nettoyer de tems en tems. Quelques-uns, et ce sont les plus rares, sont environnés de pierres taillées; les autres ne sont garnis que de quelques pierres posées à nu les unes sur les autres. Le lavoir est un lieu cher au commerce. Là se rassemblent des femmes de tout âge, qui, tout en savonnant leur linge et en donnant de l'exercice à leurs battoirs, ne négligent pas celui de leurs langues. Là se fait l'échange des nouvelles; là passent successivement en revue les amours, les mariages, les accouchemens, les défunts; là enfin, comme à la ville, on médit aux dépens du prochain, avec cette différence, qu'au lavoir la médisance provient moins de l'envie de nuire que du désir de donner carrière à sa gaieté.



D. P. 1844. inv. del. et sculp. 1844.

Ar Pour-zionadur. | La Fin du Sevrage.

Ar peur-zizonadur. — *La fin du Sevrage.*

Nous avons vu dans la dernière esquisse le pauvre *Corentin* honteux du mauvais succès de son voyage, abandonnant, plein de confusion et de dépit, le lavoir où il a reçu un si mauvais accueil. Si cette première épreuve du sevrage a été pénible, la dernière ne le sera pas moins, et le cœur de la mère va partager plus vivement encore le chagrin de son fils. Elle voudrait lui épargner cette épreuve cruelle mais sa grossesse avance; chaque jour on lui fait de nouvelles représentations dont elle sent toute la justesse; elle se décide enfin à se rendre aux vœux de toute la maison, et à tenter la dernière épreuve du sevrage. Elle a choisi pour cela le moment où toute la famille est rentrée pour manger la soupe du déjeûné. Le père est à table avec les valets; la mère assise en face sur le banc, près du lit conjugal, tient *Corentin* sur ses genoux. Celui-ci attend avec impatience l'instant de puiser au sein maternel; déjà la mère est délacée et une mamelle blanche comme le lait dont elle est gonflée, s'offre à découvert aux regards du nourrisson: déjà, dans un mouvement de joie, il s'élançait sur le sein réparateur; sa bouche avide va sucer sa liqueur favorite, quand tout-à-coup, ô revers imprévu! une chaleur âcre brûle sa langue; la douleur le force à y porter le doigt, et lui fait faire une grimace expressive; il se détourne brusquement, des pleurs s'échappent de ses yeux, il les porte tristement sur le groupe attentif à la scène, et semble vouloir lui faire partager son chagrin. Vaine espérance! les valets et les servantes se moquent de lui; des ris unanimes répondent à ses larmes innocentes, pas un mot de consolation ne lui est adressé. La mère touchée de la douleur de son fils veut lui présenter l'autre sein; mais l'enfant craint un nouveau piège et ne veut même pas se retourner. Après avoir joui quelque-temps de sa peine, les assistants l'appellent et lui offrent de partager leur soupe. Le père remplit de cidre un verre qu'il lui tend de loin, en disant: *Dal, pootr, al lez-ma a zô ar gwella évid od* (tiens, garçon, ce lait-ci est le meilleur pour toi). Le vieux *Yvon* rit sous cape du tour joué à son petit-fils, tout en allumant sa pipe dans le coin de la cheminée. Sur le manteau de celle-ci l'on remarque un vieux et long fusil à un coup, qui à la chute du jour ou au clair de lune, sert aux hommes de la ferme pour aller à l'affût des lapins et des canards sauvages.

Rien de plus ordinaire dans l'Armorique, que de voir les enfans teter jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, à moins qu'une grossesse ne vienne forcer la mère à sevrer. Il est assez d'usage qu'au bout de deux ans on essaye par mille plaisanteries, d'engager la nourrice à mettre fin à son allaitement; mais il est rare qu'elle n'y résiste pas ainsi que l'enfant, et qu'elle ne continue pas à l'allaiter jusqu'à ce que l'âge du nourrisson ou tout autre obstacle ne la force au sevrage. Lorsqu'elle y est tout-à-fait décidée, elle a recours au poivre, dont elle fait un mastic qu'elle applique autour du mamelon, et qui change en supplice l'avidité du petit gourmand. Elle répète la même chose plusieurs fois, si la première ne suffit pas pour dégoûter le marmot qui ne tarde pas à oublier le sein de sa mère. Le jour où cette dernière épreuve a lieu, la famille ne manque pas de se rassembler. La manière dont l'enfant s'en tire est remarquée avec attention, et sert à présager ce qu'il doit être un jour. Si, lorsqu'il a la bouche en feu par l'effet du poivre, au lieu de prolonger ses cris, il se décide tout-à-coup à répondre à l'appel du père; s'il quitte le giron maternel sans se détourner pour y jeter un coup-d'œil de regret, s'il fait honneur au toast de son père en avalant le cidre qui lui est offert, il devient soudain l'objet des félicitations générales; les valets, les servantes l'en complimentent à leur façon, et boivent à la santé du nouveau sevré. Le père en tire un augure favorable, et ne peut s'empêcher de lui faire quelques caresses; il prédit avec orgueil qu'un jour son fils sera un bon laboureur, un homme capable de supporter la plus dure fatigue; et afin de lui prouver dans cette occasion solennelle le cas qu'il fait de lui dès ce moment, il lui annonce que bientôt il va le faire travailler. Il multiplie les témoignages de sa joie, tout le village est instruit du trait héroïque du petit homme, et la barrique de cidre reçoit des visites plus fréquentes que de coutume. De son côté la mère inquiète du succès de l'épreuve, ne manque jamais, à l'époque du sevrage, d'offrir, pour sa réussite, un cierge à l'église paroissiale, ou de faire dire une messe au curé, ou enfin de faire un vœu de pèlerinage à Sainte Anne auguste nourrice de la Vierge.



Ar Vugale er parkou . | Les Enfants dans les champs .

Ar Vugale er parkou. — *Les Enfants dans les champs.*

DOUZE ou quinze enfans du même *village* et d'un âge différent se sont réunis le matin au lieu du rendez-vous convenu la veille. On les voit diversement groupés autour d'une fontaine dont les eaux vont se perdre dans une espèce de fondrière qu'elles alimentent : celle-ci est couverte, à sa surface, d'une herbe longue et touffue, d'où s'élèvent des glaïeuls et des roseaux. Un petit garçon tenté par la vue de ces plantes en fleurs, cède à l'envie d'en cueillir. Sa cotte retroussée, il est enfoncé dans la bourbière jusqu'à moitié cuisse, sans penser au danger qu'il court d'y être englouti. A sa droite, une petite fille lui montre les fleurs du doigt, et l'excite à avancer. *Corentin*, penché au-dessus de la fontaine au risque d'y tomber, s'amuse à arranger, avec une gaule, les morceaux de faïence et les pierres blanches qui en ornent le fond. Derrière lui un petit garçon boit dans le bord d'un chapeau tenu par une fille plus âgée. A gauche, sur le haut d'un fossé, un jeune paysan aperçoit une couleuvre sur un vieux tronc d'arbre. D'abord il en a été effrayé ; mais il n'a pas perdu la tête, et fort du préjugé qui veut que le contact de la racine de fougère suffise pour tuer un serpent, il s'est hâté d'en arracher un brin dont il frappe le reptile. De l'autre côté de la fontaine sont des enfans confiés à la garde les uns des autres. Les gaules dont sont armés les petits garçons qui se voient sur le second plan, indiquent qu'ils sont chargés de veiller sur le bétail qui paît aux environs. Le fond présente des champs labourés, clos par des fossés élevés sur lesquels croissent en abondance la fougère et la digitale. On aperçoit le *village* sur le haut de la montagne.

L'espèce d'abandon où cette esquisse nous présente les petits enfans bretons, confirme ce que nous avons déjà dit de l'insouciance de leurs parens. En effet, dès qu'un enfant peut se passer des premiers soins de sa mère ou de sa jeune gouvernante, dès qu'il peut marcher seul, il est livré à lui-même et libre de ses actions jusqu'à l'âge de sept à huit ans. L'apparence d'un défaut dans leur enfant, n'alarme point nos paysans ; on ne les voit point s'occuper à détruire ses dispositions au mal ; son bon ou son mauvais caractère naturel ne leur cause pas plus d'inquiétude que la foule des dangers auxquels l'expose sa vie libre et vagabonde. Les soins que l'on donne aux enfans se bornent à les lever, les coucher et leur distribuer leur nourriture. Après cela, rien de plus : ils vont, viennent, rient, pleurent sans qu'on le trouve mauvais, sans même qu'on y prenne garde. S'ils sont peu caressés, ils sont aussi peu battus. Il est fort rare qu'on leur inflige des châtimens, encore se réduisent-ils à une tape sur le derrière, donnée en passant par la mère ou la servante. Jusqu'à la cinquième année, le père ne se mêle jamais de la correction ; mais, après cet âge, elle passe dans ses attributions, avec cette différence qu'au lieu de donner une tape comme les femmes, il tire les oreilles, sur tout aux garçons. Cette peine se nomme *skoarnadou*, du celtique *skoarn* oreille ; elle n'est pas sans quelque danger et cause souvent des abcès qui peuvent amener la surdité.

Lorsqu'on réfléchit que les enfans armoricains passent la plus grande partie de la journée dans les chemins, dans les prairies, au milieu des champs, sur les fossés, exposés à mille accidens, on est surpris, avec raison, de cette insouciance apathie des parens qui ne s'en inquiètent jamais, et ne les appellent que pour manger ou se coucher. L'instinct dont l'a doué la nature est le seul guide du breton en bas âge ; c'est l'instinct qui lui apprend à parler, en dirigeant son attention et en lui faisant saisir dans la conversation tout ce qui est relatif à ses petites facultés. Il lui fait retenir les mots nécessaires pour exprimer ses besoins ; enfin ce n'est qu'à l'instinct qu'il doit sa première éducation. Bientôt la fréquentation de ses petits camarades de jeux agrandit le cercle de ses idées. C'est aux champs que les enfans les plus âgés communiquent aux petits les préjugés nombreux que ceux-ci, à leur tour, communiqueront à d'autres. Telle est l'opinion qui attribue à la fougère la vertu de tuer les serpens, par le seul contact de sa racine. Il est vrai que ce préjugé n'existe guère que parmi les femmes et les enfans, et que les hommes faits, qui sont souvent dans le cas de tuer ces reptiles, savent bien à quoi s'en tenir sur la prétendue vertu de la fougère ; mais une autre superstition commune aux hommes et aux femmes de tout âge, est celle qui leur fait croire que ces sortes de trous ou fondrières dont nous venons de parler, sont des gouffres sans fond, repaires de mauvais génies, et de ces vents terribles qui produisent les orages, emportent le toit des chaumières, détruisent les moissons et brisent les arbres fruitiers. Ils supposent chacun de ces trous creusé par le tonnerre, et l'appellent, par cette raison, *toul ar gurun* (trou du tonnerre), et quand un ouragan se fait entendre, ils croient que l'âme d'un méchant, échappée de la fondrière, parcourt les airs sur les vents déchainés ; alors ils ne manquent pas de dire, effrayés par ce sinistre présage : *ema guillou oc'h ober hé dro* (le diable fait sa tournée) ; *néven'ti a vé* (il y aura du nouveau).



©: Perrin, Del. et Sculp.

Ar. Mésaérik bihan. | Le petit Berger.

Ar Mésaérik bihan. — *Le petit Berger.*

CORENTIN s'est tiré avec honneur de la dernière épreuve du sevrage. Il est bien constitué, grandit et prend chaque jour de nouvelles forces; ses parens sont convenus de commencer à tirer parti du petit garçon qui, depuis qu'il marche seul, passe les journées entières dans les champs avec ses camarades de jeux. Un matin qu'il se disposait à les aller trouver, comme à l'ordinaire, la mère l'arrête, lui met une énorme crêpe de bled noir dans une main, arme l'autre d'une longue gaule, en lui disant : *Voët da gas ar zaout d'ar park tri-c'hornek* (va conduire le bétail au champ des Trois-angles). Ces mots prononcés, elle va elle-même ouvrir la porte des étables, en fait sortir le bétail et en remet la direction à son fils étonné, mais fier de la confiance qu'on lui témoigne. On le voit dans l'esquisse, pieds nus, chassant devant lui les bœufs qu'il va faire boire. Il les frappe de sa gaule en leur criant *boët, boët* : allez, mot qu'il a entendu dire aux valets et qu'il a retenu. Les bœufs abreuvés, il les mena dans le pâturage dont on voit l'entrée close derrière lui, et après en avoir fermé la barrière, il courra rejoindre la bande joyeuse au rendez-vous, et ne manquera pas de lui annoncer de quel emploi il vient d'être honoré. Le soir venu, notre petit berger, son sceptre à la main, fera sortir les bœufs du pâturage, les abreuvera de nouveau et les reconduira à leurs étables.

Les arbres qui garnissent les fossés sont des souches de chênes et de châtaigniers dont les pousses sont coupées tous les neuf ou dix ans pour servir au chauffage.

Le bœuf est, dans une grande partie de l'Armorique, l'animal le plus utile et le plus employé. Il sert également à la culture des terres et au transport des denrées. Sa docilité sous le joug permet à un enfant de le maîtriser. Le seul mot *boët* le fait avancer; cette expression qui n'est pas plus celtique que le *dia hue* des rouliers n'est français, paraît être une corruption du mot *voët*, allez : *boët hu?* où allez-vous? à quoi le berger breton ajoute avec impatience, lorsqu'un de ces animaux ne suit pas son chemin et s'écarte de la bande : *ann iann foll a zó pég enn-hoc'h?* avez-vous la berlue? ou, plus littéralement : *Le feu follet est-il attaché sur vous?* Les animaux de l'Armorique ne sont pas généralement d'une haute stature. La taille ordinaire des bœufs est de trois pieds et demi. On ne connaît point l'usage de les ferrer, aussi ne peuvent-ils faire de suite une dizaine de lieues sans une fatigue excessive. Les paysans, dans les foires, font une grande attention à la manière dont les bœufs sont encornés; ils s'attachent beaucoup à la longueur des cornes et à la régularité de leur direction, ainsi qu'à la grosseur du col et de la queue; le choix de la couleur n'est pas non plus indifférent; ils font peu de cas des bœufs blancs et leur préfèrent les sauves et les noirs.

Malgré la docilité, la patience, l'air lourd et apathique du bœuf, cet animal ne manque ni d'instinct, ni de courage; il sait se défendre du loup, et même protéger contre ses attaques les vaches, les génisses et les veaux confiés à sa garde. Si l'ennemi commun du troupeau se présente, les bœufs se réunissent en cercle et placent au centre les faibles qu'ils veulent préserver de la dent meurtrière. Le loup tourne vainement pour tenter d'en forcer l'entrée; il ne rencontre de toutes parts que des cornes prêtes à le repousser, et reçoit quelquefois des blessures mortelles. Ce courageux instinct des bœufs est si bien connu des cultivateurs, que lorsqu'ils ont de jeunes élèves aux champs, ils ont le soin de les faire accompagner par deux paires de bœufs; ils les laissent alors, en été, passer les nuits dehors avec sécurité, tant il est rare qu'ils aient à se repentir de leur confiance.

Nous pouvons, à cette occasion, citer un trait que nous tenons d'un témoin oculaire et qui a pu se répéter ailleurs. Un loup était parvenu à étrangler un poulain; un taureau d'environ trois ans accourut au secours, frappa si heureusement l'animal carnassier qu'il le pressa contre le fossé de l'enclos, et parvint à le tuer à coups de cornes. Les villageois réveillés au point du jour par le hennissement des chevaux et par le mugissement des bœufs et des vaches, se rendent dans la clôture, et trouvent le taureau le front appuyé sur le loup étouffé contre le mur. On ne parvint qu'avec peine à lui faire lâcher prise; mais l'intrépide animal avait fait tant d'efforts dans cette posture qu'il avait gardé une grande partie de la nuit, qu'en abandonnant sa victime il fut saisi d'un tremblement convulsif dont il mourut vers le soir du lendemain.



o perrin. inv. del. et fecit.

Ann. Neux pit. | Le Nid de pie.

Ann Neiz pik. — *Le Nid de pie.*

LE petit berger de la dernière *esquisse* va bientôt compter sept ans; ses forces vont toujours croissant, et son corps a acquis une agilité surprenante. Sa bonne humeur ne peut être égalée que par sa bonne volonté à se rendre utile, et il en recherche toutes les occasions avec empressement; aussi, outre l'emploi de berger, est-il depuis long-tems en possession de celui de petit commissionnaire de la ferme. Un jour qu'accompagné du chien ami fidelle de son enfance il revenait du bourg voisin, et en rapportait de la chandelle noire pour sa mère, une pipe et du tabac pour les valets, il rencontre sur son chemin quelques-uns de ses petits camarades regardant, d'un œil d'envie, au haut d'un arbre, un nid de pie qu'aucun d'eux n'avait la hardiesse d'aller dénicher. *Corentin* moins craintif et excité par la présence de ses timides compagnons, n'hésite pas long-tems; il dépose à terre, auprès de son chapeau, les objets de sa commission, mesure de l'œil la hauteur de l'arbre, consulte et recueille ses jeunes forces, et essaie, pour la première fois de sa vie, de grimper sur un arbre aussi élevé. Ce n'est pas sans peine qu'il est venu à bout de son entreprise; mais il compte pour rien les écorchures qu'elle lui coûte, il n'est sensible qu'à la joie d'avoir réussi. Il tient un des oisillons qu'il montre à ses camarades. Les père et mère fâchés de se voir enlever leurs petits cherchent à les défendre par leurs cris, et menacent *Corentin* de leurs becs. Efforts impuissans! L'impitoyable ravisseur les mettra successivement dans son sein entre sa chemise et sa peau, et descendu à terre fera le partage de la naissante famille entre ses joyeux camarades.

On aperçoit sur une montagne le clocher du bourg auquel conduit un chemin bordé d'une longue file d'ormeaux.

La pie est pour les Armoricains un oiseau de mauvais présage. Le paysan marié qui entend autour de sa demeure plusieurs pies babillant ensemble, en conclut qu'il y aura des querelles dans son ménage. Quelquefois même il prévoit, en raison du nombre et du caquet des agaces dont se compose le tumultueux rassemblement, quelque grande tourmente politique, quelque guerre de longue durée; il se fait un devoir, lorsqu'il en a le loisir, d'aller interrompre cette réunion bruyante, et ne rentre chez lui qu'après avoir, par ses cris et le jet de quelques pierres, forcé le club noir et blanc à transférer ailleurs ses séances de fâcheux augure. C'est d'après cette façon de penser que les pères et mères excitent leurs garçons à détruire les nids de ces volatiles. Cependant, malgré l'aversion de nos paysans pour la pie, c'est l'oiseau que l'on trouve le plus communément apprivoisé parmi eux. Il est même rare, dans certains cantons, de rencontrer un *village* (ce mot est dans le pays synonyme de *hameau*) qui n'offre une pie apprivoisée parcourant en liberté les cours et les champs, et ne différant, en apparence, de l'espèce sauvage que par une paire de guêtres écarlates, parure due au fils de la maison et, en même tems, signe éclatant de la domesticité de l'oiseau babillard. Quoi qu'il en soit, nos jeunes paysans, soit pour se procurer des élèves, soit pour leur faire la guerre, soit pour le seul plaisir de grimper, aiment beaucoup à dénicher les nids de pies, malgré leur élévation. Il serait difficile de se faire une idée de l'adresse et de la célérité avec laquelle les garçons de 10 à 11 ans montent sur les arbres les plus hauts et les plus dégarnis de branches. Cette agilité rend les jeunes Bretons propres au service de la mer; aussi les voit-on souvent dans nos anses rivaliser sur les navires avec les matelots, et grimper au haut des mâts sans le secours d'échelles ni de cordages.

La pie n'est pas le seul oiseau dont les Armoricains craignent la présence et les cris; ils redoutent aussi ceux du corbeau, du chat-huant, de la fresaie, de l'épervier, et en général de tous les oiseaux de proie, sur-tout lorsqu'ils viennent, la nuit, se placer isolément sur le toit de leurs chaumières, troubler leur sommeil et les remplir de terreur par des cris aigus ou gémissans, regardés comme autant de présages sinistres. Une ancienne tradition qu'ils ont reçue des vieux Celtes, leur fait croire fermement que les animaux ont un langage particulier, principalement les oiseaux qui tous, suivant eux, excellent à bien parler et à prédire l'avenir, et sont en outre les dépositaires d'une quantité de secrets merveilleux: autrefois, disent-ils, il existait des savans qui comprenaient le langage des animaux. Mais aujourd'hui cette science est perdue, par malheur pour le beau sexe qui trouverait sûrement plus agréable de consulter son serin ou son perroquet, que les cartes des sybilles dont les oracles chèrement payés sont constamment démentis par les événemens.



Gravé par J. J. Leplat, et J. J. Leplat.

Ar e'heñta Bragoz. | La première culotte.

Ar c'henta Bragez. — La première Culotte.

Si jusqu'ici l'air et la bonne mine de notre petit héros l'ont fait distinguer parmi ses camarades, il n'a pas dû cet avantage au prestige de la toilette. Paré des seuls dons qu'il reçut de la nature, il porte, pour tout vêtement, une vieille robe qui commence à se percer de toutes parts, et dont les manches, de beaucoup trop courtes, attestent combien *Corentin* a grandi depuis qu'elle est à son usage. Ce n'est déjà plus un petit enfant; il a commencé sa huitième année, et le mot *paotr* (garçon) est le terme dont on use pour l'appeler; expression flatteuse qui prouve à notre petit breton le cas que l'on fait de sa personne. Cependant il n'a point encore porté le vêtement distinctif de son sexe; et malgré son âge et sa taille, ce n'est qu'après de longues et pressantes sollicitations souvent réitérées de la part des voisins et du reste de la famille, que le père et la mère sont enfin convenus de le mettre en culotte. En conséquence, les tailleurs ont été prévenus une huitaine d'avance, et dès la pointe du jour fixé pour leur arrivée, la mère et la servante ont tout disposé à l'entrée de la grange ou *maison à four*; elles ont étendu par terre un peu de paille, et l'ont recouverte d'un grand linge plus qu'à-demi sale. C'est dans cet atelier rustique que l'*Esquisse* nous fait voir nos ouvriers occupés à la confection des habits qui doivent opérer la métamorphose de *Corentin* en homme, et lui valoir les attentions de tout ce qui l'environnera. Nous le voyons au moment où il vient de vêtir sa première culotte. Le maître tailleur, après en avoir dirigé l'essai, tient un verre de cidre que lui a versé la mère, debout près de lui; il s'appête à le boire à la santé de son premier garçon qui répond au *toast* en riant d'avance au plaisir d'en faire tout à l'heure autant. Le gobelet vidé pour son compte, il portera le *toast* au deuxième garçon qui enfle son aiguille, et celui-ci le reportera à son voisin occupé à coudre. On voit le père qui, les yeux fixés sur *Corentin*, lui démontre la manière de tenir et de lever sa culotte; le petit, la satisfaction peinte sur la figure, examine son père et cherche à mettre sa leçon en pratique. En arrière du groupe, un valet, attentif à ce qui se passe, tient une longue fourche avec laquelle il se dispose à ranger des bottes de paille. Le fond de l'*Esquisse* représente l'intérieur de la *maison à four*.

De tous les métiers en usage dans les campagnes de l'Armorique, les plus estimés sont ceux de menuisier, de charron, de maçon; les autres sont plus ou moins l'objet du mépris de ses habitants; mais le métier de tailleur est celui de tous qui en excite davantage. L'homme qui l'exerce est une sorte d'être isolé parmi ses compatriotes, qui poussent à son égard le mépris jusqu'à l'insulte. Au sein même des réunions joyeuses, dans ces fêtes rustiques où l'égalité semble rapprocher les conditions et fait asseoir le pauvre à côté du riche, le tailleur est le seul qui ne participe point à ce bienfait général: isolé dans un coin à part, il mange, il boit, étranger aux groupes variés et joyeux qui l'environnent. On ne l'accoste, on ne lui parle que lorsqu'on a besoin de lui; éprouver de l'amitié pour un tailleur, oser en faire l'aveu, serait une action déshonorante. Que de jeunes paysans rencontrent un tailleur dans leur chemin, s'il n'est prompt à faire place, il est pris, poussé rudement, jeté dans le fossé, sans que sa chute excite la crainte ou la pitié; enfin le sort du tailleur, dans nos campagnes, rappelle celui du *Paria* chez les Indiens. Le premier a si bien le sentiment du mépris qu'il inspire, que s'il lui arrive d'être interrogé sur le genre de sa profession, il répond ordinairement: *Kéméner oud, resped deoc'h* (je suis tailleur, sauf votre respect). Plus d'un tailleur de Paris aurait, comme on le voit, besoin d'aller prendre une leçon d'humilité parmi ses confrères de l'Armorique.

Que le lecteur, touché de la triste condition des tailleurs armoricains, ne se hâte cependant pas trop de s'appitoyer sur leur sort. On verra bientôt qu'ils ne manquent pas de motifs de consolation.



a. parin del. et fecit.

Ar c'henta Sae-gymae. | Le premier habit d'homme.

Ar c'hēnta Saé-gwas. — *Le premier Habit d'homme.*

L'heure si impatiemment attendue où *Corentin* doit paraître avec l'habillement complet d'homme, vient enfin de sonner; et afin que son entrée dans le monde fasse une plus forte sensation, ses parens ont choisi pour le jour de sa métamorphose, celui de la fête du Saint protecteur de la chapelle voisine, jour mémorable où *Corentin* doit devenir l'objet de la surprise et de l'admiration générales. Le matin de cette fête appelée *Pardon* dans le pays, notre héros, fier de son nouvel accoutrement, malgré la gêne qu'il lui cause, se rendait à l'église, accompagné de sa mère, lorsqu'il rencontre sa marraine en chemin; il ôte respectueusement son chapeau en le glissant le long de l'oreille droite, à la manière des Bretons. Sa mère le pousse par les épaules vers sa marraine qui lui tend les bras; il en recevra plusieurs baisers et quelques sous qui étrenneront ses poches, et lui serviront à acheter des guignes noires. Une jeune mendiante accoutumée à voir *Corentin* en robe, est étonnée de son nouveau costume, et son admiration se porte principalement sur ses manchettes de dentelle qu'elle touche du doigt. En effet, le petit homme est à peine reconnaissable : la vieille robe déchirée a disparu, de larges *bragues* d'étoffe de laine brune, un *jupen* bleu garni de boutons d'étain et bordé de rubans roses, un gilet de flanelle blanche, un chapeau à bords rabattus, orné d'un cordonnnet d'argent qui fait quatre ou cinq fois le tour de la forme; des guêtres de même drap et de même couleur que la culotte, des souliers neufs surmontés d'une paire de boucles de même métal que les boutons du *jupen*, tels sont les élémens de sa parure que rehausse encore une chemise de toile de chanvre garnie d'une grosse dentelle. Derrière la petite mendiante on remarque un jeune paysan qui, regardant notre héros d'un œil jaloux, relève et balance son *pennbaz* (bâton à gros bout) pour le défier, en disant : *Brab oud, hōgen n'oud két kenn paotr ha mé* (Tu es beau, mais es-tu aussi luron que moi?).

Des paysans arrivent de toutes parts au *Pardon*; le cimetière en est déjà couvert; des draps attachés à des arbres forment les tentes des cabaretiers-restaurateurs; des marchandes de fruit sont installées sur le passage le plus fréquenté; déjà les marmites s'échauffent, et deux compères qui viennent de fumer la pipe, boivent le petit coup d'eau de vie du matin, en attendant que la cloche les appelle à l'église.

On peut remarquer que l'habillement de *Corentin* ne diffère en rien de celui d'un homme fait; l'usage le veut ainsi : un garçon après le tardif abandon de sa robe, est sur le champ et pour la vie revêtu d'un habillement pareil en forme et en couleur à celui de ses aïeux. Nulle part plus que dans l'Armorique les enfans ne sont de petits hommes, au moins quant aux habits; il en est de même pour les femmes. La petite fille porte le même costume que sa mère. Vers l'âge de quinze ans on ajoute à sa toilette les dentelles et les rubans; ceux-ci sont même prodigués jusqu'après le mariage; mais à mesure que le nombre des années augmente, celui des rubans diminue, de manière qu'ils ont tout-à-fait disparu à l'approche du huitième lustre. Une femme ne pourrait, à cet âge, se parer d'un ruban sans se faire montrer au doigt et se couvrir de ridicule. La couleur et la forme des vêtemens varient suivant les lieux, sans cependant qu'il se trouve jamais deux costumes différens dans la même paroisse, et même dans des cantons entiers, ainsi que nous le ferons voir dans la suite de cet ouvrage.



Ar gaitel genta a Terventi. | La premiere leçon d'oroquerie.

Ar Gēntel gēnta a vezventi. — La première Leçon d'ivrognerie.

CORENTIN au sortir de l'église où il a entendu la messe auprès de sa marraine, est allé, accompagné d'elle et de ses parents, s'asseoir au pied d'un arbre dans le voisinage d'un cabaret ambulante dont le maître leur a servi une sorte de ragoût de veau que les convives ont arrosé de plusieurs bouteilles de vin. Le déjeuner est presque achevé; le cabaretier, soigneux de conserver sa vaisselle, a déjà enlevé le plat ébréché et les assiettes dépareillées; il ne reste que la bouteille et les verres. Le bonhomme *Yvon*, assis sur l'herbe, tient sur ses genoux son petit-fils qui a si bien fait honneur au jus de la grappe que sa petite cervelle en est toute troublée. Cependant il se dispose à vider encore un verre de vin; les hommes qui l'entourent, curieux d'éprouver la force de sa tête, l'engagent à boire. Le vieil *Yvon*, lui-même, semble l'exciter et lui dire: *evet buhan* (bois vite). Le petit buveur a les yeux fixés sur sa marraine qui, debout devant lui, l'avertit de prendre garde ou qu'il va s'enivrer. La mère, sans inquiétude, répond à celle-ci de le laisser faire, que ce jour en est un de fête pour lui, et qu'il doit le célébrer. Le père assis, une jambe pliée et l'autre étendue, charge sa pipe en souriant des craintes de la marraine; un ami, les cheveux à moitié relevés, touche la joue du petit, et lui crie: *Dalc'h mad* (tiens bon). Un autre à genoux derrière le *tad kōz* (le grand-père), et le corps en avant, relève le bord du chapeau de *Corentin*, pour voir comment il se tirera de cette dernière rasade; tous veulent voir comment il se comportera dans son ivresse, afin de juger de son caractère. Un rëndiant tend son chapeau au père pour lui demander l'aumône. Des groupes de paysans occupent les différens plans de l'*Esquisse*.

Lorsque les *pardons* ou fêtes patronales dont cette *Esquisse* offre une scène, n'ont pas une célébrité qui dépasse les limites de la paroisse, les réunions qu'ils provoquent sont infiniment plus gaies, plus cordiales et plus propres à fournir des remarques curieuses à l'observateur, que ces assemblées nombreuses formées par le concours de pèlerins venus de douze à quinze lieues à la ronde. Dans les premières, les mœurs patriarcales se développent dans toute leur grossière simplicité; ce sont des réunions de famille où président la confiance, la franche gaieté, l'amitié; où la conversation ne roule que sur des sujets analogues aux innocentes occupations journalières. On s'y enivre fréquemment à la vérité, mais l'ivresse n'y entraîne point à sa suite ces rixes sanglantes qui n'ont que trop souvent lieu dans ces assemblées plus nombreuses dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

C'est ici le moment de faire une observation sur le penchant à l'ivrognerie, reproché avec quelque apparence de raison à tous les habitans de l'Armorique, et principalement à ceux connus sous le nom de *Bas-Bretons*; c'est que ce penchant provient moins de l'attrait du vin en lui-même, que de leur privation habituelle de boissons fermentées. Dans un grand nombre de cantons les cultivateurs ont leurs celliers remplis de barriques de cidre; mais excepté le moment où il sort du pressoir et où on l'entonne, ils n'en boivent jamais, même dans la saison de leurs plus rudes travaux; presque tous le réservent pour la vente et n'y touchent que dans quelque circonstance particulière, comme pour régaler un ami, un homme en place, etc. Hors de là ils ne boivent que de l'eau chez eux. Il est vrai que lorsque leurs affaires les appellent à la ville ou les rapprochent des cabarets du bourg, ils se dédommagent amplement de cette privation, et qu'ils ne regagnent guères leurs foyers que dans un état d'ivresse complète; mais il ne faut pas encore s'y tromper, c'est moins la quantité de liqueur que le défaut de son usage habituel qui les enivre: souvent une seule bouteille de cidre ou une chopine de vin, ou un huitième d'eau de vie suffit pour produire cet effet sur un Armoricain, et le faire déraisonner, rire, pleurer ou chanter, suivant son humeur particulière. On peut juger d'après cela quel triste champion ferait un Breton chargé, dans une orgie bachique, de tenir tête à un Anglais, un Allemand ou un Suisse.



Ar Paotrik M'eo. | Le Petit garçon Jorel.

Ar paotrik, méô. — *Le petit garçon ivre.*

Après la manière dont on sait que *Corentin* a fait honneur aux libations bachiques, il ne paraîtra pas étonnant de le voir dans la situation offerte par l'*Esquisse*, c'est-à-dire tout-à-fait ivre; sa petite tête n'y est plus, et dans l'ardeur que lui communique la liqueur qu'il a bue, il a aperçu un groupe de jeunes garçons jouant à la toupie, et parmi eux celui qui le matin l'avait apostrophé en brandissant son *pennbaz*. Aussitôt il a formé et exécuté le projet de rendre au petit luron bravade pour bravade; il s'est saisi du long bâton de son grand-père, et l'étourdi a couru le plus directement qu'il lui a été possible vers le groupe de petits polissons, en apostrophant à son tour le porteur du *pennbaz*, et en essayant de faire tourner en l'air le bâton pacifique du vieil *Yvon*; mais, ô disgrâce! son bras trop faible n'a pu supporter le bâton; son poids l'entraîne, le fait choir sur le nez, et sa chute excite les ris et lui attire les huées de tous les jeunes paysans. Cependant ses parens ont été témoins de sa mésaventure; ils se sont levés et sont accourus près du malencontreux querelleur; sa mère le relève et le retient; le petit taquin menace de ses deux poings la bande d'espiègles; le père qui ramasse le chapeau de son fils, semble aussi les menacer: mais loin d'en témoigner de la frayeur, nos polissons redoublent leurs moqueries. Celui-ci fait les cornes à *Corentin* furieux; celui-là, les deux poings fermés sur les joues, fait semblant de pleurer; un troisième, en avant du groupe, tient sa toupie d'une main et de l'autre agace notre héros; d'autres enfin lui font des grimaces en regardant par-dessus les épaules de leurs camarades. La marraine a relevé et essuie avec son tablier le bâton du grand-père qui, d'une marche que les ans et le vin ont rendue chancelante, arrive le dernier au lieu de la scène en tendant les mains à son petit-fils.

Ce n'est pas sans motif qu'en parlant ci-dessus du bâton du grand-père *Yvon*, nous lui avons donné l'épithète de pacifique. En effet, un vieillard armé d'un *pennbaz* (ou bâton à gros bout), ferait rire à ses dépens; le sexagénaire n'a plus le droit de porter une arme offensive: un bâton dans sa main ne peut et ne doit plus être qu'un appui; le respect qu'on lui porte est sa seule défense; mais autant il semblerait ridicule qu'un vieillard parût armé d'un *pennbaz*, autant et plus encore il le serait de voir un paysan l'abandonner avant d'avoir accompli son douzième lustre. Le bâton long et uni entre les mains d'un Armoricaïn qui n'aurait pas atteint cet âge, le ferait montrer au doigt. L'usage en est exclusivement réservé aux vieillards, aux infirmes et aux tailleurs; ces derniers se sont permis d'y ajouter une fourchette de fer pour se défendre des chiens quand ils vont en journée, sachant bien que les paysans ne se hâtent jamais de rappeler leurs chiens lorsqu'il s'agit de la visite d'un tailleur, d'un huissier ou d'un gendarme. Ce nouveau trait peut-être ajouté au tableau que nous faisons plus haut de la condition des tailleurs. Disons maintenant deux mots de leurs motifs de consolation.

Plus les hommes se montrent durs et méprisants envers eux, plus les femmes semblent avoir pris à tâche de les dédommager de cette humiliation par des attentions dont le sexe seul est capable. Quand les tailleurs vont en journée (ils ne travaillent guère autrement), les femmes s'évertuent à les traiter de leur mieux. Dès le matin elles leur préparent pour le déjeuner une soupe au lait où le beurre roux n'est pas épargné. A dîné, lorsqu'il s'agit de manger la bouillie d'avoine, chaque tailleur reçoit une écuelle remplie de crème presque sans mélange de lait; et comme les femmes savent que les hommes de la ferme ne permettraient pas aux tailleurs de prendre place avec eux autour du bassin, et qu'ils ne mangeraient qu'après les autres, elles ont soin d'avancer l'heure de la cuisson de la bouillie, afin que leurs protégés mangent les premiers, au risque d'exposer les laboureurs à trouver leur dîné froid en arrivant. Ce n'est pas tout; vers les trois heures après midi elles font des *crêpes*, et les plus chaudes et les mieux beurrées sont pour messieurs les tailleurs. Le soir une soupe au lard soigneusement faite leur est présentée, et tout cela avec la gaieté la plus cordiale de la part des femmes, qui passent la journée à causer et rire avec eux.



Kelen ar c'hóméher war ar fei. | Le Catechisme du Sailloue.

Kélen ar C'héméner war ar fei. — *Le catéchisme du Tailleur.*

UN tailleur (a) dont la barbe et les cheveux grisonnans attestent qu'il a passé la cinquantaine, gravement assis sur un banc de bois, sa tabatière de corne à ses côtés, le dos appuyé contre la grange de l'aire à battre, et la jambe droite pliée dans une situation habituelle aux personnes de sa profession, voit rangée autour de lui une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles auxquels il s'est chargé d'enseigner les premiers élémens de la Foi. Il tient d'une main le livret religieux, et de l'autre une gaulle blanche assez longue pour atteindre les plus éloignés de ses auditeurs, réveiller leur attention ou redresser leurs torts. Nous le voyons au moment où il vient d'en faire usage aux dépens de *Corentin*. Notre espiègle, loin de se montrer respectueux et attentif à la parole évangélique, s'est avisé de jeter une poignée de terre aux yeux d'une jeune fille à genoux à peu de distance de lui. Ce trait d'irrévérence et de malice n'a point échappé au grave catéchiste, et la peine a suivi de près l'offense; il vient de faire tomber assez lourdement sa gaulle sur les oreilles de notre héros, auquel la honte et la douleur font faire une laide grimace; un ris sous cape se manifeste sur toutes les physionomies; la jeune fille dolente s'essuie les yeux avec son tablier, tandis que sa sœur ou son amie lui témoigne la part qu'elle prend à sa douleur.

Non loin de là, le grand père *Yvon*, étranger à la scène et à moitié couché sur de la paille, récite dévotement son chapelet; près de lui, des enfans encore trop jeunes pour profiter de la pieuse instruction du tailleur, s'amuse à faire une sorte de culbute nommée parmi eux *lamm chouk-hé-benn* (saut de dos en tête).

(a) Les tailleurs sont en général joviaux et caustiques; ils possèdent un répertoire inépuisable de fables, de contes, d'histoires, et savent par cœur une foule de chansons de toute espèce. Initiés dans les secrets des familles, ils sont au fait de l'histoire amoureuse du canton, et ne sont pas eux-mêmes timides en matière de galanterie. Tant de qualités justifient assez la bienveillance des femmes envers eux; et, par réciprocité de complaisance, ils font souvent pour elles des coiffes et des collets de chemises soigneusement piqués, le tout à l'insu des maris. Bien loin qu'un époux voie ces ouvriers du même œil que sa femme, il est de mauvaise humeur pendant tout leur séjour; chaque fois qu'il entre il la fait éclater; il a le ton brusque, dit à sa femme des choses désagréables, et ne parle guères que pour s'informer si les tailleurs ont achevé leur besogne et quand ils s'en iront; en un mot, le mari et la femme présentent un contraste parfait.

Il arrive cependant quelquefois qu'un tailleur, tel que celui présenté par cette *Esquisse*, parvient à se concilier la bienveillance des deux sexes. Son isolement dans la société lui fait employer tous les moyens en son pouvoir de s'y rattacher. Semblable à l'esclave qui, pour mériter l'affection et les bons traitemens de son maître, lui prodigue les soins et les attentions, le tailleur saisit toutes les occasions de se rendre utile. Il doit à une complaisance qui ne se dément jamais, le double avantage et de servir son propre intérêt en multipliant ses pratiques, et de s'attirer une sorte de considération personnelle. Ainsi, celui d'entre eux qui réunit à une longue expérience le talent de la lecture, a soin de se proposer pour enseigner le catéchisme aux enfans; c'est ordinairement les dimanches après les offices du soir, et souvent en été, quand sa journée est finie, qu'il vaque à cette pieuse instruction. En se constituant ainsi le suppléant du curé, le tailleur parvient à faire oublier sa profession et à s'attirer une partie de la considération sacerdotale; il devient une des têtes les plus importantes de la paroisse, et prend l'air grave et le ton doctoral. Ce n'est plus l'homme que nous avons vu l'objet public des mépris et des duretés de ses compatriotes; c'est une espèce de sage consulté par les familles, réglant leurs affaires et prononçant sur leurs intérêts. S'agit-il d'un mariage? il est employé comme entremetteur; souvent il est chargé de faire la demande de la fille. Il est, de plus, l'orateur obligé du canton: il sait des discours qu'il prononce et varie suivant les circonstances, et s'est rendu un personnage tellement utile, que, dans les noces armoricaines, sa présence est devenue d'une obligation indispensable. Nous donnerons, en tems et lieu, des échantillons de son éloquence.



C'hoari-Poullik ha c'hoari-Stuyf | Les Jeux de noir et de Galloche.

C'hoari-Poullik ha c'hoari-Stouf. — Les jeux de Noix et de Galloche (*).

EN été, à l'issue des vêpres ou après le catéchisme du tailleur, des enfans des deux sexes se sont réunis près d'une chapelle lieu ordinaire de leurs rendez-vous les dimanches et les jours de fête. Ils sont divisés en deux groupes : le premier, presque entièrement composé de filles, s'amuse à jouer aux noix (a). L'une d'elles, placée à la distance convenue, et les deux mains remplies, se dispose à lancer les noix vers un trou ou fossette nommée *poullik*. Tous les intéressés sont attentifs et font des vœux pour que la joueuse perde le coup. L'autre groupe, formé de garçons seulement, fait une partie de *galloche* (b). Chacun des joueurs, les yeux fixés dessus, attend l'issue du coup que vise *Corentin*. Parmi les quatre spectateurs on remarque, armé d'une longue gaule, un petit garçon qui ne porte au jeu qu'un intérêt de curiosité ; mais il l'a poussé si loin, qu'il n'a que trop long-tems oublié les bœufs et les vaches confiés à sa garde. Il vient de s'en rappeler, et il se dispose à retourner à son poste ; ce ne sera pourtant qu'après avoir connu le résultat du coup. Des trois autres joueurs, dont les diverses postures expriment une grande attention, le plus intéressé au gain de cinq ou six liards qui surmontent la *galloche*, est celui que l'on voit un genou en terre. Coiffé, en dépit du dimanche, d'un chapeau percé qui laisse échapper des mèches de cheveux du sommet de sa tête, il fait présumer qu'il appartient à de pauvres parens. En effet, il est fils d'un simple journalier de campagne. Moins riche que ses petits camarades, mais plus adroit, ils l'admettent avec plaisir à leurs jeux ; il gagne sans qu'ils en murmurent et sans que le mauvais état de sa toilette lui attire jamais des reproches ou des mépris : douce égalité que les enfans des villes doivent envier à nos petits villageois.

(a) Le jeu de noix, nommé en celtique *c'hoari-poullik* ou *c'hoari-kraouen*, est un amusement très-recherché des jeunes paysannes. Pour jouer à ce jeu, on creuse dans la terre un trou d'environ trois pouces de diamètre sur autant de profondeur. A une distance convenue de cette fossette on trace une ligne où l'on pose une pierre qui sert de borne et se nomme *pal*. La joueuse qui débute annonce le nombre de noix qu'elle met au jeu, et en supposant qu'elle en joue dix et qu'elle ait cinq compagnes, chacune de ces dernières lui remet deux noix. Ces vingt noix réunies sont amoncelées sur les paumes et les doigts des deux mains quand une ne peut suffire pour les contenir, et la joueuse placée près du *pal*, le corps penché en avant, lance les noix vers le *poullik*. Si le nombre qui s'y trouve est pair, la joueuse a gagné et continue de faire la chouète à ses partenaires ; si le nombre est impair, elle a perdu et cède sa place à une autre. Il est à remarquer qu'à quelque jeu que ce soit, jamais nos jeunes filles ne jouent d'argent ; leurs enjeux ne sont composés que de noix, d'épingles ou de coquillages.

Si le jeu de noix est commun aux deux sexes, ce n'est guères avant l'âge de puberté. Il est assez ordinaire à cette époque, de voir des garçons de 16 à 18 ans se faufiler dans une partie de noix formée par de grandes filles. Une sorte d'instinct de galanterie leur conseille alors, comme un sûr moyen de plaire et de rendre leur cour agréable, d'être malheureux à ce jeu, et d'y perdre gaiement leurs mises. Bien peu manquent à cette perte volontaire dont l'amour fait son profit : nul d'entre eux ne soupçonnera pourtant jamais qu'*Ovide* ou *Gentil Bernard* aient existé.

(b) Le jeu de *galloche* est exclusivement réservé aux garçons ; les filles n'y jouent jamais, même entr'elles. Cela serait aussi inconvenant dans leurs mœurs, que de voir une jeune demoiselle des villes fréquenter les billards publics. Ce jeu consiste à placer debout, sur un sol uni, un petit morceau de bois, de roseau ou de liège, de forme cylindrique, d'environ deux pouces de hauteur ; on le nomme *galloche* (*stouf*). Les enjeux réunis se placent sur son sommet, on règle le rang des joueurs, et chacun d'eux muni de deux palets (ce sont ordinairement des pièces de deux sous réservées pour cet usage et soigneusement conservées dans une espèce de bourse de toile appelée *ialc'h*), en jette un le plus près qu'il peut de la *galloche*, et essaie, en lançant le second immédiatement après, de culbuter le *stouf* de façon que l'un des deux palets se trouve plus rapproché de la monnaie renversée que la *galloche* elle-même. S'il réussit, il s'empare des enjeux et les mises se renouvellent, etc.

(*) Nous avons employé ce mot d'un usage général parmi les enfans, faute de connaître son équivalent en français.



Chouri-Bask kamm. | Le Jeu de Crosse.

C'hoari Basik-kamm. — Le jeu de Crosse.

Au milieu d'une vaste prairie, dans une belle après-midi d'automne, de jeunes paysans s'exercent au jeu de la crosse (a). Les joueurs sont animés et se disputent vivement entr'eux l'espèce de bille nommée *horell*, qu'ils chassent à grands coups de crosse ou *basik-kamm*. Aucun ne pense au danger d'être atteint par le rebondissement du *horell*, ou par un coup de crosse maladroitement dirigé. Chacun des crosseurs n'est occupé qu'à chasser la bille vers le trou qui doit lui faire gagner la partie. Sur le devant de cette *Esquisse* l'on voit un de ces trous à peu de distance du *horell* engagé sous le sabot d'un joueur; plus celui-ci tâche de retenir la bille afin de prendre son temps pour la lancer dans le trou, plus ses adversaires emploient d'efforts pour la dégager avec leurs crosses. Tandis qu'ils essaient d'en venir à bout, *Corentin* est accouru plein d'ardeur; il va bientôt compter onze ans, et il passe en vigueur et souplesse tous les enfans de son âge. On le voit nus-pieds, la crosse levée, au moment où, d'un coup porté de toutes ses forces, il va changer les chances du jeu en faisant voler le *horell* vers un autre point de la prairie. Malheur aux jambes qui se trouvent sur son passage; peu de crosseurs voient la fin de la partie sans recevoir quelque contusion. L'un d'eux témoigne assez par son attitude et sa grimace, qu'il vient d'être victime d'un accident de cette nature: la bille l'a frappé à la malléole. Sa sœur inquiète a quitté, pour le secourir et le consoler, le groupe de jeunes filles occupées à voir jouer. Sur un plan plus rapproché, un joueur qui accourrait, le *basik-kamm* en l'air, pour seconder le dégagement du *horell*, se voit retenu dans sa course par un de ses adversaires qui le saisit aux épaules.

(a) C'est ordinairement dans l'automne et aux approches de l'hiver, lorsque l'air refroidi permet de se livrer aux violens exercices du corps, que la jeunesse s'amuse à jouer à *basik-kamm*. La cessation presque absolue des travaux des champs laisse aux jeunes gens le loisir nécessaire pour se livrer à ce jeu qu'ils aiment beaucoup, et qui demande de la force, de l'adresse et même un certain courage, puisqu'il expose les joueurs à recevoir des contusions plus ou moins fortes. La principale pièce de ce jeu se nomme *horell*. C'est tantôt un boudon de barrique, tantôt un os de pied de bœuf, quelquefois un morceau de pierre. Chaque joueur est armé d'un bâton fait d'une branche de chêne naturellement courbée à l'une de ses extrémités, ou dont, avec des liens fortement serrés, on a déterminé la courbure en la présentant toute verte à l'embouchure d'un four allumé. Cette branche ainsi préparée, est une crosse ou *basik-kamm* (petit bâton boiteux).

Lorsque les champions ont fait choix d'un champ de bataille, c'est-à-dire d'une lande, d'un terrain vague ou d'une prairie, on règle le nombre des combattans. Cela fait, chaque parti nomme un plénipotentiaire chargé de déterminer la longueur de la ligne à parcourir, et à chacune de ses extrémités est creusée une fosse ou un trou circulaire destiné à recevoir la bille ou *horell*; c'est le quartier-général de chaque armée. A moitié de cette ligne est tracé un cercle au centre duquel la bille est déposée par un neutre qui doit donner le signal de l'attaque. Les deux troupes ennemies, en silence, les crosses levées et les yeux fixés sur le neutre, attendent impatiemment le moment de s'escrimer. Le signal est donné; soudain au calme succède le tumulte le plus bruyant; les crosses se mêlent, se choquent, leurs coups redoublés font voler le sable ou la terre; le *horell* est chassé avec force; les deux bandes courent à sa poursuite; chacune s'évertue à le diriger vers le trou de son quartier. La bille reçoit une grêle de coups, parcourt des milliers de fois le terrain dans tous les sens, avec la rapidité du trait, avant qu'un des partis parvienne à la faire tomber dans la fosse; quelquefois même l'après-midi entière se passe sans que la partie soit gagnée; mais enfin, s'il arrive qu'un crosseur plus adroit ou plus heureux que ses compagnons d'armes, réussisse à lancer la bille dans le trou, la victoire est décidée et le parti vainqueur la célèbre par des cris de joie. On convient d'une trêve et du jour où doit recommencer la bataille; les champions se séparent et cachent dans les broussailles des environs leurs *basik-kamm*, qu'ils doivent reprendre à l'heure et au jour convenus.



© peris ins. del. et. scul.

Skol ar Bolek. | l'Ecole du Pêtre.

Skôl ar Bélek. — L'école du Prêtre.

CORENTIN, quoiqu'agé de onze ans, connaît à peine son alphabet, et s'il s'est montré habile dans l'art de culbuter une *galloche* ou de manier un *basik-kamm*, nous sommes forcés d'avouer qu'il ne jouit pas d'une grande réputation dans l'école de Monsieur le Curé (a). L'attitude humble où nous le voyons, l'air contrit de sa physionomie, le geste dont il est menacé, annoncent suffisamment que notre héros a négligé d'apprendre sa leçon. Il écoute une réprimande sévère qui peut être suivie du fouet, châtiment assez ordinaire dans ces sortes d'écoles. Cependant la crainte de la punition ne suffit pas pour altérer son caractère d'espièglerie ; tandis qu'on le sermonne, il retient malicieusement, entre ses pieds nus, la toupie échappée à l'un de ses camarades, autre espiègle qui s'efforce de la reprendre en cachette du grave instituteur qui, s'il l'apercevait, ne manquerait pas de lui appliquer un coup de sa longue gaule sur les oreilles. Tous les garçons de ce côté de l'*Esquisse* paraissent étudier avec attention, à l'exception d'un qui, debout derrière l'antique fauteuil du pasteur, écoute d'un air assez déconcerté, la mercuriale que reçoit *Corentin* ; il se sent coupable de la même négligence, et pense avec peine que le moment approche où il va se trouver dans le même embarras. De l'autre côté, derrière le curé, deux de ses petits disciples s'amuse ensemble au lieu d'étudier ; la vieille servante (b) qui traversait l'appartement, en portant un panier de fruit, et qui les aperçoit négligeant ainsi leur *Croix de par Dieu*, s'arrête pour les menacer ; pendant ce tems un petit drôle se glisse entre elle et le pasteur, et travaille à alléger le panier de quelques pommes.

Le fond représente la chambre du curé. Il serait difficile d'exiger une plus grande simplicité. Les murs noircis par la fumée, laissent à peine soupçonner que jadis ils durent à la chaux une blancheur éclatante. Quelques images les décorent ; la plus grande d'entr'elles, placée au-dessus de la cheminée, présente un grand *in-folio* imprimé sur deux colonnes, surmontées d'une gravure offrant un sujet religieux : c'est un monument authentique qui doit attester à tout venant, qu'en telle année M. le curé soutint publiquement une thèse sur une question de théologie. La bibliothèque répond au reste de l'appartement ; outre la Bible, quelques volumes dépareillés de sermons et des œuvres des Saints Pères, on remarque sur ses rayons la bouteille au goulot plombé servant à la provision de tabac, le flacon aux cornichons, etc., etc.

(a) L'insouciance des parens bretons pour l'éducation de leurs enfans est telle, que le très-petit nombre de ceux qui apprennent à lire sont âgés de 12, 13 et 14 ans, avant d'être envoyés à l'école du bourg. Le curé, qui la tient ordinairement, leur enseigne à lire, vaille que vaille, mais en latin seulement et point du tout en français, dont il n'est jamais prononcé un mot devant eux. Ils apprennent de plus leurs prières en latin et en celtique. On conçoit que des écoliers qui commencent l'A, B, C aussi tardivement, doivent faire des progrès fort lents ; il n'était pas rare autrefois de rencontrer au collège, en cinquième, des paysans âgés de 24 ou 25 ans, et destinés à la prêtrise, suivant l'usage assez généralement établi chez les familles aisées, de faire entrer un de leurs fils dans les ordres sacrés.

(b) La servante du curé est généralement connue sous le nom de *karabasen*, expression qui semble entraîner à sa suite l'idée de vieillesse et de laideur ; peut-être n'était-elle pas employée avant que les statuts de discipline ecclésiastique bretons eussent défendu aux curés de prendre des gouvernantes au-dessous de l'âge de cinquante ans. Tout le monde connaît à ce sujet l'anecdote de ce bon curé qui, pour concilier la discipline et sa conscience, avait choisi deux servantes de vingt-cinq ans, afin d'avoir une *karabasen* en deux volumes.



Ar e'he'la kominuon || La premiere Communion

Ar c'henta kommunion. — *La première communion.*

Le moment est enfin arrivé pour nos jeunes néophytes, catholiques plus ou moins instruits, mais catholiques fervents, d'être admis à la table sainte et d'y recevoir le pain mystique. La pompe de cette cérémonie pieuse, la foi qui remplit leur âme, l'amour-propre enfin qui ne perd jamais ses droits, tout les pénètre d'une douce extase qui laissera chez eux des traces profondes. La procession s'est mise en marche d'un pas lent et solennel, et malgré les cantiques latins qu'ils chantent (1), cantiques inintelligibles pour eux, il y a dans leur accent quelque chose qui touche, et prouve qu'ils prient du fond du cœur, quoique ne comprenant pas leurs prières. Chacun est attentif et obéissant à la voix du guide expérimenté qui va, vient, presse celui-ci, arrête celui-là, et, multipliant avec sa longue gaulle les avertissements nécessaires, veille à ce que tous concourent à la belle ordonnance de la procession. C'est que chacun y met sa gloire ; le goût si vif des siècles passés pour ces dévots spectacles est encore dans toute sa force au sein de l'Armorique : aussi n'est-ce pas seulement un honneur, mais un honneur acheté quelquefois très cher, que celui d'y porter une croix, une bannière, l'image de la vierge, ou celle d'un saint révérend. Au milieu des jeunes filles qui, ainsi que les garçons, ont presque toutes un cierge à la main (2), emblème, suivant Saint-Jérôme, des joies et des vérités auxquelles nous a initiés l'Évangile, se trouve le groupe qui est chargé du précieux fardeau d'une *itroun-varia* (Dame Marie), et quelques pas en avant, brille Corentin sous le poids de son vénérable patron, ce saint puissant qui renouvela sur les rives de l'Odet l'un des miracles du Christ dans le désert, et vécut longtemps d'un poisson toujours coupé par la moitié et cependant toujours entier que lui vola enfin un Léonnais jaloux, ce qui a fait anathématiser ses compatriotes du sobriquet de *Laeroun ar pesq*, les voleurs du poisson.

Le pasteur qui ferme la procession proprement dite, et derrière lequel se pressent avec dévotion et dans une espèce d'ordre hiérarchique, les dignitaires municipaux et les vieillards les plus considérés de la commune, le bon pasteur porte dans tous ses traits l'empreinte d'une pieuse joie ; il vient d'ajouter un nouvel anneau à cette immense chaîne catholique qu'il a mission de continuer, il vient d'assurer à une génération de plus une croyance et un Dieu ; il est heureux. Devant lui marchent d'un air d'importance ces chantres à la voix retentissante sur qui se règlent toutes les voix d'une paroisse, personnages demi-sacrés, demi-profanes, qui vivent les jours ordinaires de la bêche, du rabot ou de la truëlle, et les dimanches et jours de fêtes, de l'église et du chant grégorien. De distance en distance ont été placés, un rituel à la main, les jeunes communians qui savent lire, chantant à peu près juste, et ne défigurant pas trop les litanies et les hymnes du roi-prophète.

Les humbles croix et les tombes au milieu desquelles s'avance la procession, disent assez qu'ici comme presque partout encore, le cimetière environne l'église. Nos pères avaient voulu que pour arriver jusqu'à Dieu on foulât la cendre des morts, et c'est là sans contredit une des pensées qui imprimèrent le plus de force et de gravité à la religion chrétienne. Mais à l'époque de bien-être physique tout à la fois et moral, à laquelle nous sommes arrivés, on a dû se souvenir que la dépouille des morts est fatale aux vivants, et on a eu raison, pour qu'elle ne souillât plus la pureté de l'air qu'ils respirent, de l'exclure du centre des villes et des villages.

(1) On leur fait aussi chanter des cantiques bretons.

(2) Les plus pauvres n'en ont pas. Ces cierges, peu luxueux, comme on le pense, coûtent six sous, et sont ensuite donnés à l'église.

Achévé d'imprimer
ce 28 juin 1973, sur les presses de
JOSEPH FLOCH
Maître-Imprimeur
à
MAYENNE



LA MOISSON.



LA LUTTE



© 1850 par M. Del'et pour M. J. G.

LE DÉPART POUR LE MARCHÉ



LE CATECHISME



Demander pardon à Dieu d'avoir mené jusqu'à cette heure une vie si opposée à l'Évangile et demander lui

LA PENITENCE

En même temps la grâce de vivre désormais comme vivoient les premiers fidèles dans les pratiques austères de la pénitence.



LA REVANCHE



*Dieu ne doit pas se fier à un homme fragile et mortel
C'est qui sont aujour d'hui pour vous peuvent de main être contre vous
Mettez tout votre Courance en Dieu que lui seul sont l'objet de votre amour.*

LE BON PASTEUR

*Dieu se déclare le protecteur de l'humble et l'ami
Et le Consolateur, il a de particulieres inclinations pour lui, lui fait des
Faveurs signalées, et après son abaissement il le leve et l'élève.*



LA CONFIRMATION



LA VEILLE